Jusqu'au bout du mystère ?

POLICE et MYSTÈRE

le Volume Complet 1f 20

J. FERENCZI & FILS
ÉDITEURS
PARIS

Jusqu'au bout du mystère

Roman policier inédit

par LÉO GESTELYS

— Daurigny, le patron vous demande. Il paraît que c'est pressé.

Ainsi interpellé, à peine sur le seuil de la salle destinée à MM. les inspecteurs, Charles Daurigny eut un mouvement d'impatience.

— Alors, pas même le temps de respirer.

Il se secoua à la façon d'un caniche. La pluie qui alourdissait son pardessus de ratine s'éparpilla en menues gouttelettes que reçurent en plein visage deux jeunes inspecteurs de la brigade mondaine qu'absorbait une palpitante partie de cartes.

— Eh alors! vous ne pourriez pas faire attention! s'exclama l'un d'eux.

Mais déjà Daurigny fonçait à travers la vaste pièce dont l'atmosphère lourde de fumée de tabac aurait pu faire concurrence au brouillard que les habitants de Londres qualifient de purée de pois. Il s'arrêta devant une porte à laquelle il frappa.

Tout de suite une voix impérative donna l'ordre d'entrer et l'inspecteur se trouva devant le chef de la police judiciaire.

— Vous voici enfin, Daurigny, voilà une heure que j'attends votre retour.

Sont réservés tous droits de traduction, d'adaptation, de mise au théâtre et au cinématographe.

P. M. n° 253.

— Patron, je m'occupais de cette affaire de stupéfiants...

— Passez le dossier à l'un de vos camarades. J'ai quelque chose de plus intéressant à vous confier.

Sur son bureau, M. Chauffier consulta quelques notes hâtives qu'il venait de prendre.

— Transportez-vous immédiatement avenue de la Grande-Armée, au garage Ginès. Un homme assassiné vient d'être découvert dans une voiture. Police-Secours a été alertée. Le commissaire de police et M. Gardenet, procureur de la République, sont sur place. J'ai l'impression qu'on patauge. Filez vite et du tact, la victime est un homme riche, connu; je m'en rapporte à vous.

— Merci, patron. Puis-je emmener avec moi le petit Boiselier, un débutant mais qui a du cran?

— Emmenez qui vous voudrez. Au revoir, Daurigny et bonne chance.

En trombe, Charles Daurigny refit le chemin qu'il venait d'accomplir. Au passage, il se pencha vers un jeune homme lequel semblait compulser un dossier avec une très grande application.

— Boiselier, j'ai quelque chose pour toi, du nanan. Libre?

— Toujours pour travailler avec vous, monsieur Daurigny.

— Parfait, alors en route.

Dans l'auto qui les emportait vers le quartier de l'Etoile, Raymond Boiselier cribla l'inspecteur de questions. Celui-ci avait soigneusement bourré sa pipe et en tirait avec une visible délectation des bouffées de fumée bleue. On arriva avenue de la Grande-Armée. Devant le garage indiqué deux agents montaient une faction mélancolique, défendant impitoyablement l'entrée aux journalistes déjà alertés et à une poignée de curieux, voisins ou passants, ayant vu arriver la police d'abord, le Parquet ensuite.

L'inspecteur exhiba sa carte et passa sans difficulté. Dans le garage où se trouvait rangées une

bonne douzaine d'autos de luxe, des hommes s'affairaient. D'autres étaient massés devant un double cabriolet peint en gris souris dont les deux portières béaient sur des sièges bas, capitonnés d'un drap gris clair. Une superbe voiture dont Daurigny apprécia tout de suite la marque. Le capot long et effilé, les lignes mollement incurvées étaient d'un aérodynamisme de bon style.

Pour le moment la voiture était vide mais un des assistants que les deux policiers reconnurent pour le procureur de la République Gardenet, venait d'enjoindre à l'un des hommes qui accompagnaient le commissaire Tuebert, de la police judiciaire, de prendre place au volant.

Encadré par des agents en civil, un garçon d'environ vingt-cinq ans, cotte bleue et mains encore tachées de cambouis, montrait un visage hagard et ahuri.

— Ils tiennent déjà le coupable, suggéra Boiselier déçu. On se sera dérangé pour rien.

— A savoir, murmura Daurigny qui avait manœuvré pour se trouver tout près de celui que le procureur de la République foudroyait de son regard hostile.

— Ce que vous racontez ne tient pas debout, Haltuin, je vous en avertis charitablement. Si vous persistez à ne pas dire la vérité, je vous place sous mandat d'arrêt, vous voilà prévenu.

— M'sieur le commissaire, j'peux pas vous dire autre chose que ce que je sais.

— Bon. Résumons-nous, intervint le procureur de la République. Vous aviez pris à vingt-deux heures la garde de nuit du garage. Vous deviez être relayé ce matin à sept heures. C'est bien cela.

— Oui, m'sieur le juge. Jusqu'à des deux, trois heures, les clients rappliquent, puis généralement c'est le calme plat. On peut pioncer jusqu'au jour.

— Vous étiez endormi lorsque cette voiture est entrée, conduite par son propriétaire?

— C'est-à-dire, je commençais à m'assoupir.

— M. Lethière-Berthier n'était pas un inconnu pour vous?

— Oh! pour ça, non. Depuis que je suis employé chez M. Ginès, m'sieur Berthier est un client, je puis même dire un excellent client. Y a pas une semaine qu'il ne ramène son auto pour qu'on la lui garde jusqu'au lendemain et quand il y a une réparation à faire, c'est toujours à nous qu'il la confie. Pas vrai, m'sieur Ginès?

Un homme entre deux âges, visiblement très ému lui aussi, approuva d'un signe les dires de son employé.

— Il est donc bien établi que vous ne pouviez faire erreur et prendre un inconnu pour M. Lethière-Berthier?

— Pour ça, non, m'sieur le juge.

— Et vous persistez à affirmer l'avoir reconnu à son volant?

— Bien sûr. Même qu'il m'a dit : bonsoir Paulot. Paulot c'est mon diminutif.

— Ensuite, que s'est-il passé? Parlez. C'est assommant à la fin d'avoir à vous arracher parole sur parole.

— C'est l'émotion, m'sieur le juge. Excusez-moi. J'ai pas l'habitude de causer à la justice de mon pays.

— Si votre conscience était au repos, vous n'éprouveriez aucune crainte en face des magistrats.

— Sûr, qu'elle est en repos. Mais pour ce qui est de l'émotion, j'ai de l'émotion, y a pas d'erreur. Enfin, voilà... d'ailleurs tout ce que je sais, je l'ai déjà dit à ces MM. de Police-Secours. Ils en savent autant que moi, à part le coup que ça m'a fait quand Sosthène Léger, Sosthène c'est le laveur de voitures, a poussé un grand cri et m'a appelé en disant : « Viens voir ici, Paulot, y a un macchabée! » Faut vous dire qu'à ce moment on n'avait pas encore découvert la dame.

— Il y a aussi une femme ? glissa Boiselier dans l'oreille de son compagnon, mais pour la seconde fois Daurigny lui imposa silence.

— Après ? intima le commissaire Tuebert au témoin de plus en plus déconcerté.

— Après, dame, je me suis précipité et j'ai vu un corps immobile courbé en deux sur le volant. Je me suis approché avec Sosthène, mais n'osai toucher à rien; pourtant Sosthène me disait : « Vas-y, c'est un type qu'a une cuite, voilà tout. » Moi j'étais bien certain qu'il s'agissait d'autre chose.

— Et d'où venait votre certitude. Placé comme il l'était, le corps ne portait nulle trace de violences, par la plus petite tache de sang.

— Mais puisque je vous dis et vous répète que M. Berthier avait quitté le garage après avoir rangé sa bagnole! Même que j'avais refermé la porte derrière lui en lui disant : « Bonsoir, Monsieur. »

— A-t-il répondu à votre salut ?

A cette question, proférée par une nouvelle voix, tous les acteurs du drame se retournèrent. M. Gardenet se trouva justement nez à nez avec l'inspecteur Daurigny. Il ne parut pas autrement enchanté de cette rencontre.

— Ah ! c'est vous, Daurigny. Quel bon vent vous amène ?

— Le patron a jugé qu'on pourrait avoir besoin de moi. Je viens donc, monsieur le procureur, me mettre à votre disposition.

— C'est bon. Nous verrons cela tout à l'heure, mais pour le moment l'affaire ne paraît pas comporter un insondable mystère.

Il était dit que l'infortuné mécanicien ne verrait pas se terminer rapidement un interrogatoire qui le bouleversait. D'une porte intérieure, sur la paroi de laquelle le mot « Bureau » était écrit en lettres noires, un homme vêtu d'une blouse blanche et coiffé d'une calotte de même couleur s'avançait vers le groupe des officiels.

— La jeune femme vient de reprendre ses sens, annonça-t-il gravement.

— Est-ce possible de la faire parler, docteur?

— Je ne crois pas. Elle paraît tout à fait inconsciente et ne prononce que des mots sans suite. Tout en lui donnant mes soins, j'ai procédé à l'examen du cadavre, un examen succinct, bien entendu et qui va être complété à l'Institut médico-légal. De prime abord, je puis affirmer que la victime a été tuée d'une balle de revolver tirée à bout portant par quelqu'un qui se trouvait tout près de la victime. Le canon de l'arme a été appuyé au-dessus du maxillaire droit. La balle a tranché la carotide. Le patient étouffé par le sang, n'a pas dû pousser le moindre cri mais il a fallu au meurtrier un sang-froid remarquable, car, ainsi que vous pouvez le remarquer, le siège du conducteur se trouvant à gauche l'assassin a dû faire une demi-version sur lui-même pour tirer : cela a dû être rapidement exécuté sans quoi la victime se serait aperçue du danger et aurait pu, d'un revers de bras, détourner l'arme.

— Pardon, monsieur le docteur, fit, très doucement, l'inspecteur Daurigny qui avait suivi avec la plus grande attention les conclusions du médecin-légiste, il pourrait y avoir une autre explication.

— Laquelle? fit sèchement le commissaire divisionnaire Tuebert.

— Celle-ci. Le meurtrier était peut-être assis derrière le chauffeur. Dans ce cas, ce dernier, occupé par sa manœuvre, n'aurait pu se douter...

— Impossible. Dans le cas que vous dites, le coup aurait été dirigé d'arrière en avant. Il y aurait eu de grandes chances pour que la balle ressorte à la hauteur de ce que l'on nomme vulgairement la pomme d'Adam. Or, ce n'est pas le cas : la trajectoire du projectile est parfaitement nette. Le coup tiré de haut en bas et la balle s'est nichée dans la clavicule gauche qui est brisée.

— Patron, suggéra Raymond Boiselier qui parais-

sait profondément intéressé, l'homme était peut-être gaucher?

— Vous avez parlé d'une dame, continua Daurigny sans paraître remarquer l'air courroucé du procureur de la République, où se trouvait-elle quand le meurtre a été découvert?

— Juste entre les fauteuils de derrière et ceux de devant, sur le tapis. Elle baignait dans une mare de sang, si bien que Sosthène et moi, quand on a téléphoné à Police-Secours, on a dit qu'il y avait deux assassinés. Pas vrai, Sosthène?

— Sûr. Elle ne bougeait pas et son visage était tout couvert de sang noir. C'était horrible à voir.

— Cette femme, quand la voiture est entrée au garage, vous l'aviez remarquée auprès de M. Lethière-Berthier?

— Non, et voilà ce qui est extraordinaire! On n'y avait pas encore pensé, mais quand M. Berthier est arrivé, pas plus d'ailleurs que lorsqu'il est reparti à pied, je n'ai vu dans le cabriolet une passagère. La portière s'est ouverte toute grande. Ça se remarque, une dame assise ou même couchée en travers du plancher. D'autant plus que celle-là porte une robe claire. Non, non, moi je sors pas de là. Il a fallu que ce pauvre M. Berthier revienne ici par quelque moyen diabolique afin de se faire estourbir dans sa propre voiture à côté d'une dame qu'on n'avait jamais vue avec lui.

— C'était donc la coutume de votre client de venir ranger sa voiture en compagnie d'une femme? demanda à son tour M. Gardenet.

Ce fut le garagiste qui répondit à cette question.

— Mon Dieu, monsieur le procureur, ce fait a pu se produire. Mon malheureux client était garçon. Il demeurait à Enghien, comme vous le savez. Lorsqu'il passait la nuit à Paris, c'était souvent en joyeuse compagnie.

— Une liaison?

— Je ne crois pas. Plutôt des amies de rencontre. Oh! des femmes très chic...

— Tout à l'heure, vous serez mis en présence de cette dame et nous direz, ainsi que votre personnel, si elle est déjà venue ici avec la victime...

— A votre disposition, monsieur le procureur, mais je me trouvais là quand on l'a sortie de la voiture et que l'on a lavé le visage recouvert de sang. Il m'a bien semblé que je la voyais pour la première fois.

Tandis que la conversation se poursuivait entre le patron du garage Ginès et les magistrats enquêteurs, Daurigny, discrètement, s'était éloigné du groupe. Sans doute jugeait-il qu'il ne pouvait rien apprendre de plus intéressant.

Il se dirigea, toujours suivi de son fidèle second, vers le bureau en ce moment envahi par le service de l'identité judiciaire occupé à relever la plus légère empreinte. A la suite du photographe, il pénétra dans la petite pièce d'où l'on pouvait, par une baie vitrée, suivre tout ce qui se passait dans le garage.

A demi-étendue sur le large fauteuil de cuir de M. Ginès, une femme, les yeux hagards, semblait encore en proie à une demi-prostration. En silence, Charles Daurigny l'examinait curieusement.

Paul Haltuin n'avait pas menti; l'inconnue avait dû baigner dans une mare de sang. Sa robe de soirée était maculée de sinistres taches brunes. Du sang s'attachait à la chair délicate de ses bras et de sa gorge nue. Sa chevelure même en était hideusement engluée. Toute la vie de l'homme assassiné avait coulé sur elle en un tiède ruisseau qui, une fois tari, avait laissé, écroulé sur son volant, un cadavre à jamais muet.

Daurigny ne s'attarda pas à ce lamentable spectacle. Le Dr Fabry ne s'était pas trompé, il était trop tôt pour espérer tirer le moindre renseignement de la malheureuse femme. Dans une seconde pièce fai-

sant suite au bureau, un corps inerte qu'un drap blanc recouvrait, étendait, sur une table, sa longue forme rigide. Sans hésiter l'inspecteur écarta le drap. Minutieusement il examina le visage exsangue, puis il se pencha sur la blessure. Un trou dans la paroi de la gorge. On l'aurait remarqué à peine si, tout autour, la chair n'eût été noircie par la déflagration. Tout le sang des artères était cependant passé par ce minuscule orifice.

Le mort pouvait avoir une trentaine d'années à peine. Les traits amenuisés et comme sculptés dans de la cire avaient dû être charmants. On n'avait pas encore songé à clore les paupières. Les yeux étaient grands, d'un marron foncé qu'une sorte de buée ternissait depuis qu'ils avaient perdu l'éclat de la vie, mais les longs cils, bruns comme la chevelure lustrée, la ligne mince des sourcils, arqués sur le front large mais un peu bas, le dessin des lèvres charnues, aux coins marqués d'une légère fossette, tout concourait à donner à ce visage, à jamais immobile, une beauté quasiment émouvante.

— Pauvre type, murmura Daurigny, plus apitoyé qu'il ne l'était d'habitude en présence d'un cadavre auquel s'intéressait seulement son instinct de policier, pauvre type! Il ne s'attendait guère à cette fin de soirée. Je pense que cette mort fera couler pas mal de larmes.

Sur une chaise, les vêtements du défunt étaient prêts à être emmenés dans le laboratoire de la Préfecture de police. Charles Daurigny constata que l'assassiné portait un smoking, un pardessus fantaisie; ses dessous étaient de bon goût. Rapidement, par une sorte de réflexe professionnel, le détective nota sur son calepin les adresses des différents fournisseurs de chez qui provenaient ces vêtements. Il accorda un long examen aux chaussures. Leur semelle était encore engluée de sang. Machinalement, il en nettoya une afin de découvrir la pointure qui était du trente-neuf, puis il jeta un coup d'œil pro-

fessionnel sur les pieds du défunt que recouvraient encore de fines chaussettes de soie.

— Un corps de sportif, constata-t-il encore, puis, faisant signe à Boiselier, il quitta la chambre funèbre et revint se mêler au groupe des magistrats.

— Patron, vous ne vous occupez pas de la dame? suggéra Boiselier comme son supérieur passait devant l'inconnue à laquelle une infirmière prodiguait ses soins.

— Oh! celle-là, il se passera du temps avant qu'elle puisse déposer!

Comme il s'approchait de l'auto sanglante, laquelle paraissait être le centre de toutes les recherches comme si les magistrats avaient espéré découvrir, parmi les coussins de drap gris-perle, la clé de la tragique énigme, l'inspecteur se baissa rapidement et, sans avoir été aperçu de personne si ce n'est de son jeune compagnon, il glissa dans sa poche le petit objet que sa main venait de saisir : un porte-billets sur lequel on lisait une initiale en argent « G ».

M. Gardenet, le procureur de la République, avait cessé d'interroger le mécanicien, comprenant bien que, pour le moment du moins, il n'en tirerait pas autre chose. Le malheureux gisait effondré sur une chaise qu'il avait fallu lui apporter tellement il paraissait à bout de forces.

Satisfait, le commissaire divisionnaire Tuebert jetait un regard de mépris sur cette victime toute trouvée dont les aveux, du moins il le supposait, ne se feraient plus guère attendre.

— Eh bien! monsieur le commissaire. Cela s'éclaircit un peu? questionna Daurigny d'un air innocent.

— Cela me paraît déjà parfaitement clair, inspecteur.

— En vérité?

— Certes. Si vous aviez été là dès le début vous

partageriez ma manière de voir qui est aussi celle de M. le procureur.

— Et, peut-on savoir ?

— Pourquoi pas, d'autant plus qu'en sortant, je compte faire une déclaration à la Presse.

— C'est peut-être un peu prématuré ?

— Jugez-en, inspecteur. André Lethière-Berthier arrive hier soir, ou plutôt ce matin, au garage où le mécano Paul Haltuin aurait dû se trouver seul. Je dis : aurait dû, car il est probable que l'assassin avait déjà pénétré et attendait sa victime. L'auto entre. André Berthier est au volant. Il range sa voiture à sa place habituelle. Au moment où il va descendre, la portière s'ouvre, un homme monte sur le marche-pied et tire à bout portant.

— Il faut admettre que cet homme a agi avec une rapidité foudroyante car ni Berthier ni sa compagne... au fait, monsieur le commissaire, que faisons-nous de la dame dans tout cela ?

— La dame ? répondit Tuebert un peu décontenancé. Naturellement elle se trouvait assise dans le fond de la voiture.

— Elle a donc parfaitement distingué le geste criminel et elle n'a eu ni un cri, ni un geste afin d'avertir son ami menacé ?

— Ceci sera promptement éclairci par la personne elle-même.

— Si la mémoire lui revient.

— Que voulez-vous dire ?

— J'ai l'impression, oh! une impression toute personnelle, que cette femme a perdu la mémoire et peut-être la raison.

— Vous l'avez donc examinée. Compliments, je ne vous savais pas médecin.

— Peut-être le Dr Fabry partagera-t-il cette intuition ?

— A vrai dire, messieurs, intervint le praticien que les magistrats interrogeaient du regard, l'hébétement, la torpeur que j'ai pu constater depuis que

la seconde victime a repris connaissance ne sont pas de bon augure. Elle porte, d'un mouvement machinal, la main à sa tête pour indiquer les douleurs qu'elle ressent. Dès que l'ambulance sera là, je la ferai transporter dans un hôpital mais des jours s'écouleront, je le crains, avant qu'on puisse la questionner utilement.

— Je viens de faire une tentative qui a complètement échoué, avoua le procureur de la République, lequel venait de quitter le bureau où il avait, quelques minutes auparavant, pénétré en compagnie du garagiste et du laveur de voitures. Quant à la déposition de ces hommes, elle est formelle. Ils n'ont jamais vu la personne en question, il nous reste à confronter Halluin avec cette malheureuse.

Encadré par deux policiers, car dès ce moment le mécano était traité presque en prévenu, Paul Halluin se dirigea vers le bureau.

La jeune femme n'avait pas bougé du fauteuil où on l'avait étendue. C'était un tragique contraste que celui du sang dont elle était souillée et de la richesse de sa toilette de bal : une robe d'un souple satin dont le rose pâle s'harmonisait presque avec le ton d'une éblouissante carnation de blonde. Une large plaque de brillants scintillait malgré le jour pauvre qui, dans ce bureau poussiéreux, pénétrait parcimonieusement. La ceinture était faite de cabochons de strass cousus les uns à côté des autres sur un souple ruban négligemment noué.

La chevelure, humide encore de l'eau que l'infirmière y avait versée afin de la débarrasser des caillots agglutinés, avait la couleur du bronze doré : sombre dans son épaisseur, le moindre reflet y allumait des chatoiements d'or et de cuivre. Une merveilleuse créature faite pour le luxe et pour la joie.

— Qui est-ce ? fit impérativement le procureur, s'adressant à Paul Haltuin.

— Comment voulez-vous que je le sache. Je ne fréquente pas des poules de luxe comme celle-ci.

— C'est la première fois que vous l'avez vue en compagnie de M. Berthier?

— La première fois que je l'ai vue, oui, répondit le mécano avec force, quant à dire qu'elle était avec M. Berthier, je soutiendrai le contraire jusqu'à la mort. M. André était seul, tout seul quand il a garé l'auto, tout seul quand il a traversé le garage pour sortir. Ça, je le jure. Donc, je n'ai vu la dame avec lui que lorsque Sosthène a découvert les deux corps.

— Passons. Mettez-vous devant elle, dans l'axe de son regard. Peut-être votre présence éveillera-t-elle quelque souvenir?

— Oh! je veux bien. Tenez, elle ne bouge pas. Madame, c'est bien la vérité qu'on ne s'est jamais rencontrés, nous deux?

Les grands yeux d'un bleu presque noir tant ils étaient foncés, se fixèrent indifférents sur le visage du mécano, puis ils se détournèrent, mais alors, une sorte d'effroi parut en agrandir l'iris tandis que les traits prenaient une expression d'épouvante. Les lèvres s'entr'ouvraient et une voix chevrotante murmura :

— Le message, pourquoi m'avoir donné ce message?

Autour d'elle, le cercle des magistrats s'était resserré. Une sorte d'angoisse pesait sur ces hommes penchés au-dessus de cette raison vacillante qu'un rien pouvait réveiller ou faire sombrer à jamais, mais les paupières meutries se refermèrent sur le regard épouvanté, le masque reprit son immobilité et la voix, devenue puérile et dolente, recommença à se plaindre tandis que les mains où brillaient trois bagues de toute beauté se portèrent sur le front douloureux.

— J'ai mal, j'ai si mal, gémissait la malade.

Sur un signe du médecin-légiste, la confrontation prit fin. Rien n'était venu confirmer ou infirmer les soupçons qui pesaient sur l'infortuné Paulot.

⁂

— Alors! ce crime de l'avenue de la Grande-Armée? questionna le chef de la Sûreté dès que Daurigny eut pénétré dans son bureau. Vous savez qu'un juge d'instruction vient d'être nommé?

— Oui, patron, M. Blacheville, un magistrat consciencieux, mais qui se laisse influencer.

— Je vois que le commissaire divisionnaire Tuebert et vous ne partagez pas la même opinion?

— Pour ça, non, patron, aussi étais-je venu pour vous demander carte blanche.

— Ecoutez, mon cher Daurigny, vous savez en quelle estime je vous tiens. Vous êtes, sur ma proposition, sur le point de passer inspecteur principal.

— Oh! merci, patron.

— Vous me remercierez quand ce sera fait. Un échec pourrait retarder votre nomination.

— Ça, je m'en doute, d'autant plus que Tuebert et moi, ce n'est pas la première fois que l'on est en bisbille.

— Avant de vous laisser aller, j'aimerais connaître votre plan.

— Oh! mon plan, je n'en ai pas encore, j'erre, je cherche, je l'avoue, mais ce qui est certain c'est que mes recherches, mes déductions m'ont conduit sur une route diamétralement opposée à celle que suit l'instruction.

— Expliquez cela.

— D'abord, c'est stupide d'avoir arrêté le mécano. Il n'y est pour rien, je le jure.

— Alors?

— Ecoutez-moi, patron. Je reprends les choses au début, avant même la nuit du meurtre, si vous le permettez.

— Allez-y, je vous écoute, et, tout en s'installant commodément dans son fauteuil, le chef de la Sûreté tendit une cigarette à son subordonné et en alluma lui-même une autre.

— Voici d'abord ce que l'on sait sur André Lethière-Berthier. Orphelin, ayant hérité de ses parents une grosse fortune. Son domicile : allée Amélie, Enghien, où il habite une somptueuse villa entourée d'un grand parc, à deux pas du lac. Possesseur d'un canot automobile, de deux autos dont l'une de course. Né en 1908, André Lethière-Berthier n'avait pas encore atteint sa trentième année. Célibataire. On ne peut même pas lui attribuer une maîtresse en titre. A part cela, ses habitudes sont celles des oisifs fortunés : cercle, courses, théâtres, des voyages de temps en temps. Le soir du drame, Berthier a dû assister à une représentation à l'Opéra. Il avait en poche un fauteuil d'orchestre qui avait été contrôlé, mais, dans une autre poche, un autre fauteuil d'orchestre, également contrôlé, pour le Casino de Paris. Chose étrange, aucun témoignage formel ne permet d'affirmer qu'il a été reconnu dans l'une ou dans l'autre de ces salles de spectacle. Par contre, son passage a été signalé à Montmartre, dans une boîte de nuit, vers une heure du matin. Il s'assit seul à une table et commanda une bouteille de champagne. Au garçon qui prit la commande et demanda à ce client qu'il connaissait de longue date s'il désirait souper, Lethière-Berthier répondit : « J'attends quelqu'un. » Attente qui ne se prolongea guère car, un quart d'heure plus tard, notre homme quittait l'établissement après avoir réglé son champagne.

— Seul ?

— Toujours seul, effectivement.

— Mais la femme ?

— Ah ! celle-là, si l'enquête de M. Blacheville, qui a toutes les possibilités de se renseigner, aboutissait à l'identification de cette femme ! Mais rien. On dirait qu'elle est tombée de la lune, en toilette de grand soir. Tous les journaux ont publié sa photographie, tous les hôtels ont été fouillés. Rien, pas une marque, ni au linge ni aux vêtements, pas un

couturier pour reconnaître la robe de satin rose, la cape d'hermine.

— Et les bijoux? Des bagues de cent billets?

— Oui, des bagues de cent billets et une plaque de verroterie au corsage.

— Elle est toujours en observation à l'Hôtel-Dieu?

— Oui, patron, dans le service du Dr Dillon.

— Un grand psychiâtre. A-t-il quelque espoir de rendre la raison à cette femme?

— La faculté ne se prononce pas.

— Voyons, Daurigny. — M. Chauffier qui, jusqu'alors, parlait sur un ton assez détaché, lança brusquement sur son subordonné un regard aigu, pénétrant, un de ces regards qui semblait vouloir deviner les pensées les plus secrètes de celui qui lui faisait vis-à-vis. — Voyons, Daurigny, vous ne croyez pas à la culpabilité du mécanicien, je le sais, mais avouez qu'il y a de fortes probabilités pour qu'il ait été le complice de l'assassin.

— C'est avec ces probabilités-là, patron, qu'on envoie un innocent à la guillotine.

— Vous exagérez. Enfin, que diable, comment admettez-vous qu'un homme soit abattu d'un coup de revolver dans sa propre voiture et que le gardien du garage ne s'aperçoive de rien? Bien plus, il affirme avoir vu le mort gagner la sortie et il lui a souhaité le bonsoir : le système de défense est idiot.

— Tellement idiot, que le malheureux s'enfonce de plus en plus et, pourtant...

— Et pourtant?

— J'ai la conviction qu'il dit la vérité. Coupable, il aurait trouvé une histoire moins invraisemblable. Notez qu'il lui suffisait d'imaginer une absence de quelques minutes. Or, de 22 heures aux premières heures de l'aube, un homme peut éprouver le besoin d'aller prendre un café chaud ou de s'isoler durant un court moment.

— Ce mécanicien n'aura pas songé à cela.

— Son ou ses complices y auraient pensé pour lui. Des criminels assez habiles pour ne laisser ni traces ni empreintes n'auraient pas abandonné dans un tel pétrin un homme qui n'a qu'un mot à dire pour nous les livrer.

— Très juste. Reste une dernière hypothèse. Le meurtrier compte demeurer impuni justement parce qu'il nous livre un prétendu coupable.

— Il y a peut-être de ça, patron, mais il y a autre chose. Le meurtrier, dans ces conditions, serait un véritable devin. Il aurait été certain d'avance que la femme ne recouvrerait pas la raison.

— Vous n'allez pas abandonner la partie?

— Non, car ce serait abandonner ce malheureux Haltuin au parti pris du commissaire Tuebert et à l'indifférence de ceux qui mènent l'enquête si mollement qu'au bout de huit jours le mystère de la femme inconnue subsiste tout entier. Eh bien! ce mystère, je le percerai à jour ou j'y perdrai mon nom.

— A la bonne heure. Je vous retrouve, mais quand même de la prudence. Ne nous mettons pas en guerre ouverte avec vos supérieurs.

— Quand il s'agit de mon devoir, patron, vous savez bien qu'il n'y a pas de supérieurs pour moi.

Daurigny s'était levé, M. Chauffier lui tendit la main.

— A bientôt, Daurigny.

— A bientôt, monsieur Chauffier. A propos, je me suis adjoint le petit Boiselier, un gosse qui n'a qu'une idée, celle de se distinguer.

— Je ne doute pas qu'il y arrive... avec votre aide, Daurigny.

Dans le bureau qui lui était attribué, l'inspecteur retrouva son jeune collègue qui l'attendait depuis quelques minutes.

— Eh bien, mon petit, du nouveau?

— Je reviens à la minute d'Enghien, patron.

Depuis hier soir je monte la garde avenue Amélie.

— Mais tu dois être frigorifié ?

— Rassurez-vous, monsieur Daurigny. Je me suis trouvé un domicile des plus confortables duquel je ne perds rien de ce qui se passe dans le jardin.

— Quel domicile ?

— Le chenil, monsieur Daurigny. Oh ! mais un chenil épatant dont une famille nécessiteuse se contenterait, ma parole. Actuellement il est désaffecté. Pas un chien de garde, pas le plus petit cabot. C'est une affaire.

— Mais comment es-tu parvenu à t'y glisser ?

— Il faut que je vous raconte l'histoire de bout en bout. Vous m'aviez donné comme consigne de me rendre à Enghien et d'y faire une enquête discrète sur l'existence que menait André Berthier. Que je vous dise tout d'abord que l'enquête n'a pas donné grand'chose. En tout cas rien d'imprévu. Le jeune homme vivait là depuis la mort de ses parents. Une mort assez dramatique, car tous deux ont été tués dans un accident d'auto au cours d'un voyage qu'ils faisaient en Ecosse. Mme Lethière-Berthier était Ecossaise, paraît-il. J'ai su tout cela par des fournisseurs. Jusqu'à son deuil, on n'avait pour ainsi dire jamais vu le jeune homme à Enghien. D'ailleurs les parents n'y passaient que les mois d'été. Ils avaient un appariement à Paris. On n'a pu me dire exactement l'adresse, mais c'était dans les environs du Bois. Au lendemain de son retour des funérailles — M. et Mme Berthier ont été inhumés à Edimbourg — l'héritier s'est amené et sauf pour quelques voyages d'agrément, ni été ni hiver il n'a quitté la villa d'Enghien.

— Il l'habitait seul ?

— Avec ses domestiques. Un valet de chambre anglais qui fait à l'occasion office de chauffeur, un vieux jardinier qui est dans la maison depuis plus de vingt ans et une cuisinière.

— Personnel assez réduit, étant donné la fortune

que l'on prête à M. Lethière-Berthier. — Suffisant pour un célibataire.

— Pas de liaison connue?

— Des tas, au contraire. La villa de l'avenue Amélie en a vu défiler, des poules de luxe, comme dirait le mécano Paulot.

— La personne de l'auto figurait sans doute au tableau?

— Ça, je n'ai pu le savoir. La villa est assez isolée. Elle fait le coin d'une allée et du boulevard qui longe la rive nord du lac : ces demoiselles n'arrivaient pas à pied, comme vous le pensez bien.

— Les domestiques ont été interrogés par M. Blacheville. Ils ont prétendu ne pas reconnaître cette personne.

— Les domestiques, je ne m'y fierais pas. Ce n'est qu'une impression mais ces gens-là semblent, quand on les interroge, débiter des histoires apprises par cœur.

— Mais qui pourrait leur faire la leçon. Leur maître ne se doutait certainement pas que quelqu'un allait attenter à ses jours?

— Leur maître, peut-être, mais depuis l'assassinat d'André Berthier, ils ont pu se laisser faire la leçon par un autre.

— Un autre? Toi, mon petit, tu sais quelque chose. Allons, raconte.

— M'sieur Daurigny, ça peut être une fausse piste, une impression erronnée? J'aurais voulu attendre pour vous apporter un rapport qui tiendrait debout mais j'ai besoin de vos conseils. Tant pis, je vais tout vous dire.

— Vas-y, mon garçon.

— Hier soir, il faisait déjà nuit et un sacré brouillard s'élevait du lac. Ce côté-là, vous savez, c'est plutôt désert. J'avais terminé ma petite tournée chez les commerçants et, avant de reprendre le train pour Paris, l'envie m'a pris de donner un coup d'œil à la maison. Je m'amène donc. Je marchais sur l'autre

côté de la chaussée, c'est-à-dire sur la berge du lac. Au moment où la rive s'éloigne et où les propriétés recommencent, j'ai dû changer un peu de direction. A ce moment, le grand portail qui fait l'angle de l'avenue Amélie se présente devant moi. Il s'ouvre et une auto sort lentement.

— Rien d'extraordinaire. Quelque ami venu aux nouvelles ou bien un domestique ayant une course à faire a pu se servir de la seconde voiture.

— Une voiture de grand sport, monsieur Daurigny. Non, le curieux c'est que cette auto était une Bugatti grise, conduite intérieure, quatre places, exactement semblable à celle où le crime a été commis.

— Il y a de nombreuses Bugatti dans les rues de Paris.

— Oh! bien sûr, mais ces deux-là, elles se ressemblent comme deux sœurs. Avec son capot long comme un cercueil, ses lignes aérodynamiques! Elle est passée devant moi. Je n'ai pas pu apercevoir l'homme qui était au volant mais je crois bien avoir reconnu le domestique anglais assis à côté de lui. Alors, je me suis mis dans la tête de savoir où allait cette voiture, mais on aurait dit que ces diables de gens avaient deviné mon intention. Comme je calculais mon coup pour courir derrière elle et m'accrocher au porte-bagages, le type a fait un de ces démarrages, oh! mais un démarrage en troisième vitesse qui m'a laissé comme un colis perdu, juste au milieu de la chaussée.

— Tu t'étais laissé repérer?

— Je me le demande, humblement. Oh! mais j'ai eu ma revanche. Désespérant de suivre à pied la Bugatti, je suis revenu à la villa, j'en ai fait le tour. A un endroit, le mur déborde de lierre. Je m'accroche aux aspérités, j'attrape une branche et me voilà plongeant dans le jardin. D'abord, j'y allais avec prudence. Il ne s'agissait pas de me faire happer par une mâchoire canine. C'est en tournant

autour du jardin, sans lâcher le faîte de mon mur, que j'ai aperçu ce petit bâtiment. Je me suis laissé glisser juste devant la porte. J'ai reconnu les lieux à l'aide de ma lampe électrique et j'ai pu me convaincre que le chenil est adossé au garage dont la porte était demeurée ouverte, signe que la Bugatti reviendrait bientôt au bercail. La voiture de sport était là. J'ai ensuite poussé une pointe jusqu'à la maison, mais tout paraissait dormir, y compris le jardinier dans son petit pavillon. Ma foi, j'en ai fait autant sur un tas de foin qui se trouvait là fort à propos. Oh! je ne dormais que d'un œil et j'ai eu vite l'oreille aux aguets quand j'ai entendu le bruit des roues sur le sable de l'allée. Justement le jour commençait à poindre. Par une bouche d'aération j'ai pu voir au dehors. C'était bien une Bugatti gris souris, exactement pareille à celle où le crime s'est accompli. J'ai même eu la chance de pouvoir relever son numéro. Regardez, monsieur Daurigny.

Daurigny étouffa une exclamation de surprise.

— Oui, vous tiquez comme j'ai tiqué moi-même : 9313 KH9; c'était le numéro de l'autre voiture. Alors il faut conclure que M. Berthier avait deux Bugatti grises immatriculées sous le même numéro.

— Et celui qui conduisait la voiture ? As-tu pu distinguer ses traits ?

— Non. Il portait une casquette et de grosses lunettes noires, mais je l'ai entendu parler. Je vous ai dit, le garage était à côté du chenil. Une voix a dit, très nettement : « Une sale besogne, je suis content que ce soit fini. »

— Ça ne veut pas dire grand'chose.

— Non, bien sûr, mais des fois, on ne sait pas... Dix minutes plus tard, les deux automobilistes ayant regagné la maison, j'ai quitté ma niche à chien. Oh! pas sans regrets, car j'aurais aimé savoir si l'homme qui avait conduit demeurait, ou non, dans la villa, mais le jour était complètement venu, des gens pouvaient passer et gêner mon départ qu'il me

fallait effectuer, naturellement, par la même voie. Enfin, demeurer dans le chenil aurait été peu prudent. Me voici donc de retour, monsieur Daurigny, mais prêt à recommencer ma filature.

— Mon petit, c'est très bien ce que tu as fait, c'est crâne, c'est adroit. Ce qu'il en sortira, nous n'en savons encore rien. Quant à toi, tu as besoin de repos. Va prendre un bain et dormir tout ton content. Je vais expliquer la chose au patron et je pense que l'on prendra les mesures nécessaires.

— Mais je vous assure que je ne suis pas fatigué du tout.

— Allons donc, tes yeux sont rouges de sommeil en retard. Va reprendre des forces pour le moment où il s'agira d'en mettre un bon coup. Et surtout, mon petit Boiselier, va te laver. Tu sens le chien.

⁂

Tout en montant la rue des Martyrs afin de regagner son domicile — l'inspecteur avait quitté le métro de la station N.-D.-de-Lorette car il lui était bon, après une journée relativement inactive, de faire un peu d'exercice avant l'heure de son dîner, — Daurigny laissait son imagination s'exercer sur l'énigme qui, depuis plus d'une semaine, l'obsédait. A certaines minutes il se croyait tout prêt à soulever le voile de l'inconnu. C'était une impression vague comme celle que l'on éprouve au réveil quand on s'efforce de se rappeler quelque rêve qui vous a particulièrement impressionné mais dont le souvenir s'efface, s'enfonçant de plus en plus dans les plans obscurs du subconscient.

Daurigny avait obtenu du juge d'instruction de pouvoir suivre l'affaire et assister aux interrogatoires. L'enquête était toujours au même point. Tout reposait sur une supposition : la culpabilité, ou tout au moins la complicité du mécanicien Paul Haltuin dont aucun autre témoin ne pouvait confirmer ou infirmer les dires.

D'après les premières constatations du commissaire Tuebert, voici comment les choses avaient dû se passer.

Le jeune millionnaire, aux dires de ses domestiques, avait quitté Enghien vers sept heures du soir, vêtu d'un smoking, comme les jours où André Lethière-Berthier se rendait au théâtre ou bien dans le monde. Il conduisait sa Bugatti et n'avait rien dit de son intention de coucher à Paris ce qui, d'ailleurs, était dans ses habitudes.

Après ce départ, il fallait pénétrer dans le domaine des hypothèses.

Le jeune homme avait dû dîner au restaurant, un restaurant quelconque car dans ceux habituellement fréquentés par lui, sa présence n'eût pas passé inaperçue. Avait-il retenu ces places de théâtre et de music-hall lui-même, ou par un coup de téléphone? Les deux personnes préposées à la location, tant à l'Opéra qu'au Casino de Paris, ne pouvaient rien affirmer. Il était possible aussi que les coupons aient été donnés par un ami mais, dans ce cas, pourquoi cet ami ne se faisait-il pas connaître? Après une apparition dans les deux établissements, André Berthier se rendait à Montmartre. Peut-être les étrangetés constatées dans la manière de se comporter au cours de cette soirée qui, pour lui, devait être le terme de sa jeune existence, venaient-elles d'un rendez-vous manqué, ou décommandé. S'il avait erré à la recherche d'une femme, de cette inconnue dont la subite folie empêchait de percer l'incognito? Sans doute, après un dernier espoir de la rencontrer dans l'établissement où il avait fini sa soirée, avait-il pris la détermination de retrouver coûte que coûte celle qu'il pouvait croire infidèle. Ils s'étaient rejoints et le drame s'en était suivi.

Du meurtre lui-même le policier donnait une version en somme acceptable. André Berthier et son amie sont montés dans la Bugatti. Un homme les a vus. Parfaitement au courant des habitudes du jeune

millionnaire il les précède avenue de la Grande-Armée, pénètre dans le garage dont il est aussi client. Il achète la complicité du mécano de garde. L'auto grise arrive à son tour. Au moment où André coupe l'allumage, l'homme bondit sur le marchepied, tire à bout portant, puis, avec la crosse de son browning, il assomme la malheureuse, sans doute afin d'arrêter ses appels, puis il sort tranquillement, car, pour les magistrats, celui qui avait quitté le garage ce n'était pas, bien entendu, la victime déjà passée de vie à trépas, mais l'assassin assez adroit pour n'avoir laissé aucune empreinte et sûr du silence de Paulot, lequel ne pouvait l'accuser sans se condamner aussi.

A cet échafaudage de déductions logiques que pouvait-on opposer, sinon les dénégations véhémentes du mécanicien. Un seul point noir dans cette affaire : l'impossibilité d'identifier la seconde victime qui, dans un cabanon, expiait un crime sans doute commis pour ses beaux yeux.

« Ainsi, se disait Daurigny, dans une ville comme Paris, il peut exister une créature, belle, riche, partie évidemment de chez elle pour s'exhiber dans une loge de théâtre ou dans un restaurant sélect et dont personne n'avoue la disparition. Seul, le meurtrier a intérêt à se taire, mais cette femme n'était donc entourée ni d'amis, ni de relations, ni de domestiques? »

Il venait de tourner l'angle de l'avenue Trudaine et s'apprêtait à passer le seuil de sa maison. Soudain, une sorte de clochard lui barra la route. Daurigny eut quelque peine, sous le teint poussiéreux et la barbe hirsute, à reconnaître le visage de son jeune collaborateur.

— Patron, du nouveau...

— Montons chez moi, veux-tu?

— Ça colle.

Dans la petite salle à manger la table était servie. Daurigny, vieux garçon impénitent, vivait avec sa sœur aînée, Hélène Cordier, veuve depuis deux ans

et qui tenait consciencieusement son ménage tout en entourant des plus grands soins ce frère un peu plus jeune qu'elle et dont le dangereux métier et les irrégularités journalières la désespéraient. Ce jour-là, Mme Cordier ne se montra pas ravie lorsque Charles lui présenta ce singulier convive qui allait s'asseoir à table à côté d'eux, mais après un court séjour dans le cabinet de toilette du policier, la totale transformation qui s'opéra en la personne du pseudo-clochard ne fut pas sans rassurer la veuve et l'inciter à plus de bienveillance.

Tout en savourant un consommé délectable, Daurigny interrogeait le jeune homme du regard.

Quand il eut lampé sa dernière cuillère de potage, Raymond tendit à l'inspecteur un journal froissé et taché de boue.

— Avez-vous lu ce fait divers, patron?

Daurigny parcourut rapidement la colonne qu'on lui désignait. A Sannois, dans une villa assez écartée et entourée d'un parc touffu, un cadavre venait d'être découvert. C'était celui d'une Anglaise d'environ soixante ans. Au cours de l'été précédent la villa, inhabitée depuis plusieurs années, avait été achetée par cette femme qui se nommait, croyait-on, Brigitte Evens. Elle était connue sous ce nom par les fournisseurs et avait signé ainsi l'acte de vente. Durant quelques semaines elle hébergea chez elle un jeune couple, — sa nièce et son neveu avait-elle expliqué, — mais les deux jeunes gens — on ne savait s'ils étaient mari et femme, ou bien frère et sœur — avaient dû repartir pour l'Angleterre. On ne les voyait plus auprès de la vieille dame. La vie tout à fait retirée que menait cette famille étrangère intriguait bien un peu les voisins mais on s'était fait aux originalités de Mrs. Evens, laquelle n'avait jamais voulu s'adjoindre une servante et se contentait, pour les gros nettoyages, de l'aide d'une femme de ménage. Ce fut celle-ci qui donna l'éveil. Surprise de voir, un jour qu'elle passait devant la porte,

tous les volets clos, elle eut l'idée de pénétrer par une petite entrée qui n'était jamais fermée parce qu'elle servait uniquement aux fournisseurs et donnait du côté des communs. La servante avait ainsi constaté que, depuis trois jours, Mrs. Evens n'avait touché ni au pain ni au lait qu'on lui portait chaque matin. Courir à la mairie, expliquer ses appréhensions fut l'affaire de quelques minutes. Un peu plus tard, le commissaire de police de la petite ville découvrait le cadavre de Brigitte Evens. La mort paraissait due au gaz d'éclairage dont le tuyau avait été arraché.

Le suicide semblait évident, telle était du moins la conclusion de l'article que, seul, le manque de copie avait fait insérer en première page d'un grand quotidien d'information datant de la veille.

— Où as-tu trouvé ce journal? fit Daurigny dont le visage était devenu grave.

— Il a été jeté par la portière de la Bugatti.

— Toujours la Bugatti?

— Oui, mais elle ne se trouve plus avenue Amélie. Une perquisition a été faite avant-hier par M. le juge d'instruction Blacheville.

— Je le savais.

— La veille, la voiture était partie nuitamment pour une destination inconnue. Si bien que, jamais, quand le Parquet s'est transporté au domicile de la victime afin de rechercher si, dans ses papiers, il ne se trouvait rien concernant la fameuse dame en robe de soirée, ces messieurs n'ont pu admirer, dans le garage, à côté de la voiture de sport, la Bugatti n° 9313 KH 9.

— Heureusement, je connais Tuebert. Il accuserait encore le malheureux Haltuin de ce dédoublement de voiture.

— Patron, est-ce que je puis vous dire ce qui me passe par la tête?

— Certainement, quand tu auras fait honneur au rôti sur lequel ma bonne Hélène jette des regards

désespérés tant elle craint que nous le laissions refroidir.

Un silence se fit durant lequel on n'entendit plus que le bruit clair des couteaux et des fourchettes sur la fine porcelaine.

— Allons, parle, je vois que tu en meurs d'envie.

— Je meurs d'envie, monsieur Daurigny, d'aller faire un tour à l'institut médico-légal où je suppose que l'on a transporté le corps de cette Anglaise.

— Espères-tu retrouver quelque ressemblance frappante entre elle et notre démente?

— Oh! non, mais cela serait drôle que le prétendu suicide ait eu lieu juste le jour, ou plutôt la nuit, où je me trouvais dans le chenil. Vous savez, la nuit où la Bugatti n° 2 est sortie et où j'ai entendu cette phrase bizarre au sujet d'une sale besogne. Je pense que le médecin légiste aura pu assigner une date précise au décès.

— Je le suppose, bien que les expertises me laissent toujours un peu sceptique. Il faut laisser une grande part à l'erreur, mon petit.

— Oh! dans ce cas, ce doit être si simple. D'ailleurs les fournisseurs ont dû témoigner. Tenez, monsieur Daurigny, si vous étiez gentil, vous viendriez avec moi.

— Entendu, nous irons demain matin ensemble interviewer le docteur Fabry. Et maintenant, assez causé d'affaires sérieuses. J'ai pris pour règle, et je te conseille d'en faire autant, de laisser à la porte de mon home tous mes soucis professionnels. Ma chère Hélène, tu nous excuseras. Une fois n'est pas coutume.

⁂

L'auto filait sur la route. Par instants les phares lançaient leur puissant faisceau de lumière blanche qui rendait visibles les moindres aspérités du chemin. On était en plaine. A la sortie d'Enghien il avait

fallu un peu ralentir pour traverser des agglomération qui, à cette heure tardive, étaient cependant à peu près désertes. Maintenant les maisons devenaient plus rares. Entre elles, des champs, pour la plupart plantés d'arbres fruitiers, bordaient la piste bitumée. On arriva en troisième vitesse devant un passage à niveau qui était fermé. Il fallut attendre qu'un train en direction d'Argenteuil ait défilé de son allure nonchalante. La rue principale de Sannois s'amorçait, morne après la fermeture des dernières boutiques. La voiture tourna à gauche. Des voies étroites et mal pavées conduisaient à mi-flanc de la butte. A l'endroit où la nature reprenait ses droits, un vaste mur gris enfermait un parc, véritable enclave des bois qui, autrefois, couronnaient la colline où tournaient les ailes mobiles des moulins à vent. Deux issues trouaient la muraille. La première était une grille d'assez belle apparence que deux piliers carrés flanquaient. A travers ses barreaux on apercevait une grand bâtisse d'un étage dont toutes les fenêtres étaient closes. A droite de la principale entrée on en remarquait une autre, plus modeste, tout contre une aile ajoutée à la maison en guise de communs, mais l'auto grise passa devant les deux portes sans s'y arrêter. Elle avançait à toute petite allure. Deux hommes occupaient le siège avant. Il était difficile de distinguer leur visage car tous deux portaient des casquettes enfoncées sur les yeux et de larges lunettes noires. D'ailleurs, qui aurait songé à dévisager ces automobilistes attardés ? Sur la tiédeur des maisons, les contrevents étaient bien clos et puis ces quartiers qui s'étendent au détriment des bosquets, des vergers et des sentes agrestes, sont souvent désertés durant la mauvaise saison.

L'auto tourna dans un petit chemin abrupt qui bordait la propriété. Soudain, les deux hommes sautèrent à terre. Avec des mouvements précis qui prouvaient qu'ils s'étaient concertés à l'avance, ils firent,

chacun de leur côté, le tour de la voiture et se rejoignirent devant le porte-bagages. En même temps, leurs mains pesèrent sur le couvercle de la grande malle grise. L'un d'eux verrouilla la serrure qui était ouverte, puis, d'un effort, ensemble ils la soulevèrent et la portèrent devant la petite porte à peine visible sous les clématites échevelées qui avaient envahi le grand mur.

Quelques minutes après les mystérieux automobilistes et leur lourd fardeau s'avançaient parmi les grands arbres que l'hiver avait dépouillés de leurs feuilles. Ils arrivèrent ainsi derrière la maison. Là aussi, ce fut une porte dérobée qui leur livra passage.

L'un d'eux tenait à la main une lampe électrique, car la maison paraissait dépourvue de tout moyen d'éclairage.

— Où mettons-nous le colis? demanda l'un des hommes d'une voix gutturale qu'un fort accent britannique caractérisait.

— Dans la cave, my boy, répondit le second qui était certainement Français, je suppose que l'on n'a pas mis les scellés sur la porte de la cave. L'honorable Mrs. Evens ne devait pas y conserver de nombreuses bouteilles.

— Qui sait, avec ces damnés Ecossais, il ne faut pas faire jurement sur sobriété.

— Attendez, John, avant de le descendre dans son nouveau logis, je ne serais pas fâché d'avoir une courte conversation avec ce gentleman.

— Sir, il y a peut-être imprudence. L'auto peut être vue?

— Retournez sur vos pas et attendez-moi alors.

— Je préfère demeurer ici. Depuis l'autre nuit, j'ai dans moi, sir, un singulier malaise. Il me semble revoir la vieille lady.

— Taisez-vous, John, vous êtes stupide. Tenez, aidez-moi à ouvrir la malle. Vous avez votre revolver?

Au moindre geste, à la moindre velléité de fuite, tirez.

— My lord, encore un macchabée! Ma conscience est au désespoir.

— Laissez votre conscience. La vie de cet imbécile ou la nôtre, John. Y êtes-vous?

Soulevé d'une main rapide, le couvercle de la malle laissa apercevoir la forme d'un homme replié sur lui-même. Le jet d'électricité le frappait en plein visage et ses yeux, au sortir des profondes ténèbres, cillaient comme ceux des oiseaux de nuit.

En même temps qu'il devina le visage penché vers le sien, Raymond Boiselier distingua le canon d'un revolver braqué sur sa poitrine.

— Eh bien! jeune homme, fit une voix narquoise, avez-vous fait un agréable voyage?

Avant qu'il ait pu se dégager de son incommode position et mettre la main dans sa poche intérieure où il avait laissé son arme, le détective se sentit soulevé par une poigne solide.

— Attachez-lui les mains, ordonna son agresseur avant même que le malheureux ait repris son équilibre.

L'ordre avait été donné en anglais, mais Raymond connaissait cette langue; toutefois il jugea préférable de ne point le laisser comprendre. John entoura ses poignets d'une solide cordelette.

— Les chevilles, maintenant.

Dûment ficelé, le jeune inspecteur se trouvait assis sur un escabeau au milieu d'un vestibule dallé. Le fantasque rayon d'une lampe de poche éclairait seul cette scène dramatique.

— Que faisons-nous de lui? questionna le domestique anglais. En même temps, d'un regard sinistre, il désignait un mince cordon de soie qu'il venait de tirer de sa poche.

— Inutile de charger notre conscience d'un pareil meurtre. La cave est sûre et il est à présumer que personne n'aura à faire dans cette demeure

avant longtemps. Je m'imagine d'ici les articles sensationnels que la découverte d'un second cadavre inspirera aux reporters en mal de copie. Peut-être trouvera-t-on là l'explication du suicide de la vieille lady.

Cette dernière phrase eut pour effet de faire connaître à Boiselier le lieu où sa malchance l'avait conduit.

Certes, au cours de la randonnée qu'il avait faite, dissimulé dans la malle grise de la Bugatti, il s'était douté que l'auto roulait en direction de Sannois, mais, ne connaissant pas la villa où Mrs. Evens avait été victime du gaz d'éclairage, seules les paroles du bandit lui donnaient une certitude. En même temps il supputait les chances qu'il avait de se tirer de là et les trouvait extraordinairement fragiles.

— John, continua la voix impérieuse de celui qui paraissait le chef de l'expédition et dont Raymond n'avait pu encore examiner le visage, tâchez de découvrir une lampe, un chandelier, ce que vous trouverez pour nous éclairer. Je désire causer avec ce gentleman.

Le domestique s'éloigna et reparut au bout d'un moment portant, tout allumé, un cierge qu'une main pieuse avait dû allumer auprès de la défunte en attendant le départ du corps pour l'institut médico-légal.

A la vue du luminaire, l'homme aux lunettes noires eut une sorte de rire sinistre.

— Posez ce flambeau sur la petite table. Approchez-là, maintenant, du distingué prisonnier. J'avoue qu'un tel éclairage me semble de circonstance.

Il avait prononcé cette dernière phrase en français, un français sans le moindre accent étranger, ce qui prouvait qu'il parlait les deux langues avec une égale pureté.

Quand John lui eut obéi, s'assurant que la lueur vacillante du cierge le frapperait en plein visage, il ôta lentement sa casquette puis ses lunettes

d'écaille. Son regard ironique rencontra celui du jeune détective.

Raymond poussa une exclamation de surprise et ses traits reflétèrent la plus vive stupéfaction.

— Eh bien! mon camarade, mon nom ne vous est pas encore venu aux lèvres? Vous avez cependant eu l'occasion de voir nombre de mes photographies. Tous les journaux les ont reproduites. Ma parole, cela a été un véritable pillage dans ma villa d'Enghien. Jusqu'à mon dernier passeport qui a été dérobé par un reporter malin. Oui, vous ne vous trompez pas. Vous me direz que vous ne m'aviez encore rencontré que mort. Le vivant vous déçoit-il?

— André Lethière-Berthier.

— En chair et en os. Avouez que lorsque vous avez commencé à surveiller la villa de l'avenue Amélie, je suis la dernière personne que vous espériez y voir. Allons, questionnez. Je suis bon prince. Pourtant, je ne vous dirai pas comment j'ai pu tranquillement quitter le garage, souhaiter le bonsoir à l'intéressant Paulot — lequel risque bien de payer mon habileté d'un certain nombre d'années de prison — tandis que mon double, baigné dans son sang, demeurait au volant de ma voiture. La Bugatti 9313 KH 9 : c'est cela qui vous a intrigué, hein! mon petit, et vous a poussé à commettre pas mal d'imprudences. Vous voici dans l'impossibilité de me nuire, car vous pensez bien que vous ne sortirez pas du traquenard où je vous ai attiré. Vous aviez du cran, jeune homme, mais beaucoup à apprendre. Par exemple que l'escalade d'un mur laisse habituellement des traces et que, lorsqu'on prend pour domicile nocturne un chenil où se trouve une botte de foin, on ne dispose pas ladite botte en douillet oreiller qui, au matin, garde encore l'empreinte du corps qui y reposa. Quant aux limiers chargés de vous remplacer, ils étaient par trop reconnaissables. Ce n'est pas du beau travail et l'inspecteur Daurigny a eu tort de se fier à vous.

Cependant que son redoutable adversaire parlait, des larmes d'humiliation brûlaient les paupières du jeune homme. Plus qu'à son propre sort, il songeait à l'enquête compromise par ses maladresses, à Daurigny dont les efforts maintenant seraient vains et pourraient aboutir à un piège semblable à celui où lui-même venait de tomber.

— Finissons-en, fit-il, bravant du regard son impitoyable tortionnaire. Qu'allez-vous faire de moi?

— Vous mettre dans l'impossibilité de me nuire, je vous l'ai dit. Si vous aviez pu me faire prendre, c'était la guillotine, évidemment. Votre vie, ou la mienne. C'est de bonne guerre.

Sur un geste de son maître, John venait d'ouvrir une petite porte dissimulée sous la cage de l'escalier. Raymond comprit que c'était l'ouverture de la cave, ce sépulcre dans lequel on allait l'enfermer vivant. Il eut un mouvement instinctif de révolte, mais ses liens étaient solides. Son effort n'eut pour effet que d'en resserrer les nœuds.

John l'avait saisi par les épaules. Il le traînait vers l'orifice. Déjà le malheureux apercevait vaguement des degrés qui s'enfonçaient vers l'ombre totale du sous-sol. Soudain, une poussée brutale lui fit perdre l'équilibre. Il eut l'atroce sensation d'être précipité dans un puits; malgré toute sa fermeté il poussa une clameur désespérée tandis que, derrière lui, la porte se refermait au verrou.

Sans doute les deux bandits en s'éloignant avaient-ils la certitude que le policier se serait rompu la colonne vertébrale en atteignant le sol dallé de la cave. Tout au moins, se serait-il blessé assez sérieusement pour que son agonie ne soit qu'une question d'heures. Par bonheur — si l'on peut appeler dans une telle occurence un bonheur tout ce qui devait prolonger les offres de l'ensevelli vivant — au cours de sa chute Raymond avait heurté contre une rampe de bois. Son corps, arc-bouté, s'y était en quelque sorte accroché. Il avait ainsi glissé, puis, un réta-

blissement acrobatique l'avait fait se retrouver sur ses pieds au moment où il atteignait la dernière marche.

Meurtri, mais sans blessure ni contusion grave, il fit un bond à tâtons, rencontra le dallage et se jugea parvenu à destination.

Il était seul et intact par miracle. Il s'agissait de ne point s'abandonner au désespoir. Certes, sa situation était critique car personne, pas même Daurigny, ne pouvait avoir l'idée de venir le chercher dans cette maison où Mrs. Evens avait trouvé une mort dont lui seul avait soupçonné les causes criminelles.

Pourtant, grâce à sa perspicacité, l'enquête avait fait un grand pas. Non point l'enquête officielle mais celle que menait l'inspecteur Daurigny. Cela avait été, d'abord, la certitude que Mrs. Evens avait trouvé la mort exactement la même nuit où l'auto grise avait quitté Enghien pour une destination mystérieuse, mais cela avait été mieux encore. L'inspecteur Daurigny avait tenu à fouiller la villa tragique. Les papiers, les effets personnels de Mrs. Brigitte Evens étaient déjà placés sous scellés bien que personne n'ait encore fait acte d'héritier et qu'aucune adresse n'ait permis de retrouver la piste du jeune couple apparenté à la vieille dame. Sur un meuble, une petite photographie traînait, une de ces photographies que l'on colle sur une carte d'identité ou bien sur un passeport. C'était celle d'une jeune femme remarquablement jolie. Au verso, une ligne d'écriture avait été tracée : trois simples mots : remember your Gladys. « Souvenir de votre Gladys » avait traduit le policier et il avait mis le carton dans sa poche, mais son cœur avait battu triomphalement car il était certain que la pauvre folle confiée aux soins du docteur Dillon et le radieux modèle de la petite photo n'étaient qu'une seule et même personne.

Deux maillons de la chaîne, avait déclaré Charles

Daurigny, et c'est pourquoi, avec une audace faite d'une trop grande confiance en lui, Raymond avait repris la passionnante filature. Après s'être rendu compte que la seconde auto grise ne faisait, à la villa d'Enghien, que de mystérieuses et brèves apparitions — comme l'homme aux lunettes d'ailleurs — il s'était juré de connaître le lieu où l'un et l'autre trouvaient un sûr asile. C'est ainsi qu'il avait conçu la téméraire entreprise qui consistait à se glisser dans la malle et à se faire ainsi convoyer vers le but secret. Son lamentable échec lui causait plus encore de regrets que d'épouvante.

Pourtant Boiselier put bientôt se convaincre que la situation paraissait, au premier examen, désespérée. Après des efforts tenaces et grâce à une souplesse de muscles que la pratique des sports lui avait donnée, le jeune homme parvint à faire glisser la cordelette qui liait ses chevilles. Un pied fut dégagé, puis l'autre. Restaient les poignets. Raymond n'eut d'autre recours que de ronger brin à brin le chanvre dont les nœuds pénétraient douloureusement dans sa chair.

Combien de temps employa-t-il à ces diverses besognes? Enfin il se sentit libre mais une telle fatigue l'envahissait qu'il sombra dans un profond sommeil.

Quand il se réveilla, la nuit autour de lui était toujours aussi profonde, ce qui lui fit supposer que la cave dans laquelle il était prisonnier n'avait aucune ouverture donnant au dehors. Il commença par faire l'inventaire de ses poches. Quelques tablettes de chocolat qui, souvent, au cours d'une filature importante lui servaient de dîner, un étui, à moitié plein de cigarettes, son browning que ses agresseurs, sûrs de s'être à jamais débarrassés de lui, avaient oublié de lui soustraire, sa montre, arrêtée depuis la bagarre, enfin une boîte d'allumettes et un briquet.

Cette dernière découverte était appréciable et allait lui permettre de prendre contact avec sa prison.

Ses déductions étaient exactes. La cave dans laquelle il se trouvait devait être située au milieu de la maison, car elle ne s'ouvrait pas sur le dehors. En face de l'escalier qu'il avait descendu, la veille, avec une involontaire précipitation, Raymond remarqua une lourde porte de chêne fermée à clé et dont il chercha vainement à ébranler le panneau. Enfin, au cours de son investigation, il rencontra quelques bouteilles de bière, un grand récipient de grès à demi plein de beurre salé et une certaine quantité de pommes de terre. Sans doute Mrs. Evens faisait-elle déposer là ses provisions. Raymond eut presque un mouvement de joie lorsqu'il découvrit en outre, cachés sous la cage de l'escalier, des pots de confiture et un bocal de cornichons. « De quoi ne pas mourir de faim tout de suite », se dit-il, mais au fond de lui-même, il savait bien que ces découvertes ne feraient que prolonger son supplice, à moins que ses bourreaux ne veuillent se donner le sinistre plaisir de venir reconnaître son cadavre. Dans ce cas, ils trouveraient à qui parler. Plus encore que le vague espoir d'être délivré par son chef, Raymond se complaisait dans cette hypothèse où la profonde rancune qui l'ulcérait trouvait un apaisement.

Mélancoliquement assis sur de vieux sacs qui sentaient l'humus et la moisissure, Boiselier songeait et c'était toujours vers l'énigme du garage Ginès qu'allaient ses pensées.

Ainsi, la victime présumée n'était point morte. Mieux encore, il était clair que Lethière-Berthier était l'assassin, mais alors quel était ce cadavre dont la prodigieuse ressemblance avait pu tromper tout le monde et, surtout, qui était cette Gladys et quel rôle avait-elle joué entre ces deux êtres, sans doute unis par quelque terrible secret? Seule, Mrs. Evens aurait pu répondre à cette énigme, mais Mrs. Evens était muette pour toujours.

⁂

— Tu ne manges pas, Charles, fit doucement Hélène, voyant que son frère repoussait l'assiette à laquelle il n'avait pas touché. Est-ce que le plat te semble mauvais?

— Non, ma chère Hélène, je suis certain qu'il est excellent, mais je n'ai pas faim, voilà tout.

— Des ennuis? fit-elle, maternelle.

— Une terrible inquiétude, ma bonne sœur. Ce petit, tu sais, le jeune inspecteur que je t'ai présenté l'autre soir.

— Un charmant garçon. Il avait fait honneur à mon rôti, lui...

— Eh! bien, voilà trois jours que je suis sans nouvelles de lui. Trois jours, conçois-tu cela? Il lui sera arrivé un malheur. Et par ma faute. Je ne m'en consolerai jamais. Ces gens-là, j'aurais dû m'en douter, sont de redoutables adversaires! Il faut que j'aille à Enghien, que je me rende compte par moi-même.

— Charles. Et s'il y a du danger?

— Est-ce que ce n'est pas notre métier, à nous, d'aller au-devant?

— Que me resterait-il, s'il t'arrivait malheur?

— Ne crains rien. Un vieux renard comme moi ne se laisse pas prendre, mais ce malheureux gamin. Donne-moi mon vieux pardessus, ma casquette n° 3 et, surtout, ne te tourmente pas. A demain, ma petite Hélène.

— Tu ne rentreras pas de la nuit?

— Probablement pas. Dors tranquille et à demain matin.

Avant de prendre le chemin d'Enghien, Daurigny décida de se faire conduire rapidement rue des Saussaies. Depuis la veille il avait signalé la disparition inexplicable du jeune inspecteur.

Celui-ci avait été vu pour la dernière fois le samedi précédent, vers les vingt-deux heures, par les deux agents en civil chargés de surveiller la villa

de l'avenue Amélie. Ceux-ci venaient de constater l'arrivée de l'auto grise et de son mystérieux conducteur, l'homme aux lunettes d'écaille, mais, cette fois, la voiture portait un autre numéro.

Raymond Boiselier paraissait très excité. Il avait envoyé se reposer les deux hommes, rompus par leur rigoureuse faction.

— Ne vous inquiétez pas. Je veillerai à votre place et je vous jure que, cette fois, si la Bugatti quitte la villa, je saurai où elle va. Rentrez à Paris et n'envoyez personne avant demain matin. Cette nuit, c'est moi qui serai de garde.

Sachant que Boiselier était l'aide et le bras droit de l'inspecteur Daurigny, les deux hommes avaient obéi. D'ailleurs, une pluie glaciale et l'humidité venant du lac les incitaient à ne point se faire prier. Le lendemain, deux autres limiers les avaient remplacés, mais la villa paraissait plus calme et plus impénétrable que jamais. Pas même les domestiques ne se montraient, contrairement aux habitudes de la cuisinière qui, chaque jour, allait aux provisions. Ce ne fut que le lendemain, en rendant compte de leur mission, que les hommes de la Brigade des recherches signalèrent que l'inspecteur Boiselier n'avait pas reparu.

Maintenant, une atroce angoisse serrait le cœur de Daurigny. Quand il se fut fait annoncer, il eut la surprise d'être immédiatement reçu par M. Chauffier. Le visage serein du chef de la Sûreté contrastait avec le masque anxieux de son subordonné.

— Eh! bien, Daurigny, du nouveau?

— Patron, haleta l'inspecteur, Raymond Boiselier a disparu. Il est certainement tombé dans un piège.

— Allons, calmez-vous. Ce jeune homme est assez intelligent, pour ne point s'être livré pieds et poings liés à ceux que vous redoutez. Tenez, lisez ces notes que je viens de recevoir.

Par déférence pour son chef, Daurigny se pencha sur le dossier. Tout d'abord les caractères dansaient

devant ses yeux. Enfin il put déchiffrer des pièces d'état civil. C'était, d'abord, un acte de naissance rédigé en langue anglaise mais dont la traduction avait été jointe. Le 9 mai 1907 était né à Londres Dorian-André-George Lethière-Berthier, fils légitime de Pierre Berthier et de son épouse Dora Evens. A n'en pas douter, cette pièce établie devant le consul de France était bien l'acte de naissance d'André, la prétendue victime du crime de l'avenue de la Grande-Armée, mais à cette pièce en était jointe une autre. Dix-huit mois auparavant, miss Dora Evens avait donné le jour à un enfant du sexe masculin dont le père n'avait pas cru bon de se faire connaître. Ainsi, avant de devenir l'épouse du riche Français qui lui avait donné son nom et sa nationalité, Dora Evens, clandestinement, avait accouché d'un bâtard dans une clinique de Londres. L'enfant portait les prénoms de Dorian-Edward. A cette pièce étaient jointes différentes notes émanant d'une institution de Tours où le garçon s'élevait. Une miss Evens qui se disait sa tante lui servait de correspondante.

Sans doute, Mme Berthier, malgré son riche mariage, n'avait pu se résoudre à abandonner l'enfant du péché dont son mari ignorait évidemment l'existence.

— Que dites-vous de cela, Daurigny ? Voici un héritier qui se découvre à point nommé afin de revendiquer ses droits, lesquels sont incontestables. M. et Mme Lethière-Berthier étant morts dans un accident d'auto, leur fils ayant hérité d'eux, sa fortune passe, après son décès, à son demi-frère.

— D'autant plus que la sœur de Mme Lethière-Berthier, Brigitte Evens, vient, elle aussi, de mourir dans un accident.

— Que dites-vous là, Daurigny ?

— La pure vérité, chef. Avez-vous oublié le suicide de cette dame anglaise qui demeurait à Sannois, Mrs Brigitte Evens ?

— Brigitte Evens serait...?

— Je ne puis encore rien affirmer, mais ce que je sais, c'est que Boiselier est tombé aux mains des plus redoutables bandits et qu'il faut tout faire pour le sauver.

— D'accord, faites le nécessaire. Emmenez autant d'hommes qu'il le faudra. Vous avez carte blanche, Daurigny.

L'inspecteur ne se le fit pas répéter deux fois. La première chose à faire était, à son idée, de fouiller la villa d'Enghien, la villa où André Berthier avait vécu ses dernières heures avant de s'élancer vers un danger qu'il ne devait pas soupçonner. Il se présenta donc à la grille muni d'un permis de perquisitionner et d'interroger une fois de plus les domestiques. Dès l'entrée il se heurta au vieux jardinier, dont l'air effaré et les allures falotes ne le tirèrent guère de son horrible anxiété.

Sous le prétexte de découvrir, parmi les papiers du défunt, un testament que les magistrats avaient déjà recherché vainement, l'inspecteur fouilla toute la maison. Il put constater que l'auto grise n'était plus dans le garage et que le chauffeur anglais demeurait invisible.

Il allait s'en retourner, plus inquiet que jamais, quand l'idée le prit d'interroger la cuisinière. Françoise Duvet était, depuis près de vingt ans, au service de la famille Lethière-Berthier. C'était une grosse femme timide mais loquace quand on savait la mettre à son aise.

Elle se perdit dans une foule de détails concernant ses maîtres, Mme Berthier, surtout, toujours rêveuse et mélancolique. Parfois, celle-ci recevait la visite de sa sœur, miss Brigitte, une vieille fille maniaque qui avait la prétention de lui apprendre comment on confectionne un pudding. Les séjours de miss Brigitte, au lieu de faire plaisir à Madame, la plongeaient dans une grande tristesse. Les deux sœurs s'enfermaient durant des heures et, quand

elles reparaissaient, Mme Berthier avait les yeux rougis d'une femme qui vient de pleurer.

— Le fils de Monsieur et de Madame, ce pauvre M. André qui vient d'être assassiné? Bien sûr que je le connaissais. Un gentil garçon, doux comme une fille quand il venait passer près de ses parents les jours de fêtes et les vacances, car il avait été mis tout petit au collège. Il avait même demeuré deux ans en Angleterre dans une ville qui avait un drôle de nom; puis, il avait voyagé. Il faut dire qu'il y avait eu entre ses parents et lui une cause d'inimitié. Il avait voulu se marier avec une danseuse et M. Berthier lui avait refusé son consentement. Alors il s'était enfui, disant qu'on ne le reverrait jamais. Il était revenu, cependant, au bout de quelques mois, puis il était reparti passer l'été dans le Midi cependant que Monsieur et Madame se rendaient en Ecosse dans le pays de Madame.

On n'avait revu M. André qu'après le terrible accident. Ah! on pouvait dire que ce terrible malheur l'avait changé. C'était à se demander si c'était le même homme. Dur pour les domestiques. Il ne daignait adresser la parole qu'au valet de chambre anglais, ce John aussi arrogant que son maître et qui, d'ailleurs, était entré dans la maison sur les instances du jeune homme peu de temps avant le tragique accident d'auto.

— N'importe; tout ça, c'est le passé, et de savoir comment a fini mon pauvre petit André — un garçon que j'ai tenu sur mes genoux — je vous jure, monsieur l'homme de loi, que cela m'a fait une révolution dans le sang. Même que, depuis...

— Combien M. André avait-il de voitures automobiles?

— Deux, mon bon monsieur. La grand sport, et l'autre, celle dans laquelle il a été lâchement assassiné.

— Vous êtes sûre que, depuis sa mort, aucune auto grise n'a pénétré dans le garage?

— Une auto grise? Ma foi, je ne sais pas si elle est grise ou noire, mais John reçoit souvent la visite d'un copain qui est chauffeur dans une grande maison de Montmorency et qui vient parfois le chercher, le soir, affaire de se distraire un peu ensemble.

— Pouvez-vous décrire ce copain ?

— Ah! pour ça, non. Il est bien trop fier pour entrer boire un verre à la cuisine. D'ailleurs il ne s'amène jamais que tard, quand ses patrons sont couchés.

— Y a-t-il longtemps qu'il n'est venu ?

— Deux ou trois jours au plus. Oui, ça fera trois jours ce soir même. Il est arrivé sur le coup de neuf heures et John est rentré vers les minuit.

— Vous ignorez le lieu où ces messieurs vont se distraire ?

— Oh ! pour ça, complètement.

— Regardez cette photographie.

Brusquement Daurigny avait sorti de sa poche une photo de Mrs Evens prise après sa mort par l'identité judiciaire.

— Oh ! s'écria la cuisinière sans une seconde d'hésitation, la sœur de ma pauvre Madame. Mais, comme elle a changé !... on dirait, avec ses yeux fermés, qu'elle est morte.

— Vous la reconnaissez formellement ?

— Oh ! pour ça oui, Monsieur. J'en mettrais ma main au feu.

Comme la servante prononçait cette phrase, il sembla au policier qu'une tenture placée derrière lui, mais dont les plis lourds se reflétaient dans une glace, avait bougé légèrement. Sans paraître avoir remarqué ce fait, l'inspecteur se leva tout en posant encore à Françoise quelques questions sans grande importance, puis, feignant de se tromper de porte, il souleva d'une main rapide le rideau de velours. L'espace d'un instant, il eut la vision de deux yeux qui fixaient sur lui un regard aigu, mais la seconde pièce était plongée dans l'obscurité. Un glissement

de pas l'avertit que l'indiscret écouteur s'éloignait.

— On nous épiait, fit-il en se retournant vers la cuisinière.

La femme haussa les épaules.

— Oh! ça ne m'étonne pas. C'est cette peste d'Engliche. Il est toujours fourré dans les coins. Il rôde partout, comme un grand fantôme, mais ne vous en faites pas, monsieur l'homme de loi, c'est à peine s'il comprend deux mots de français. Hors son volant, c'est un vrai propre à rien.

Daurigny regagna fort perplexe l'auto qui l'avait déposé devant la villa de feu André Lethière-Berthier. En somme, hors l'importante certitude que la suicidée de Sannois était la propre tante de l'assassiné, Charles Daurigny n'avait rien découvert lui permettant d'établir la plus petite hypothèse concernant la disparition de Boiselier. Il passa à la Préfecture, espérant qu'une piste aurait été découverte, mais là encore ce fut la plus morne désillusion qui l'attendait.

Avec les heures qui s'écoulaient, l'angoisse devenait insupportable au cœur de cet homme d'action. Il se rappela qu'il avait averti sa sœur qu'elle ne le reverrait que le lendemain matin. Il avait donc devant lui toute une nuit. Cette nuit, il se jura qu'il allait l'employer à faire l'impossible pour retrouver les traces de son jeune ami et, si celui-ci avait déjà payé de sa vie l'audace juvénile qui l'avait porté à se lancer sur la piste de redoutables bandits, ce serait à lui, son chef et son ami, de le venger.

Tout d'abord l'inspecteur songea à tenter une démarche que, depuis le commencement de l'enquête, les craintes professionnelles du docteur Dillon, chef du service dans lequel avait été hospitalisée l'infortunée compagne d'André Berthier, avaient toujours retardée.

A l'heure qu'il était, le docteur Dillon n'était pas à l'hôpital. Daurigny s'y présenta. Le ton d'autorité qu'il employa impressionna sans doute l'interne de

garde ainsi que les infirmières car on le conduisit sans trop de peine jusqu'à la cellule dans laquelle se trouvait l'inconnue.

Depuis le jour du crime, l'état de la jeune femme ne s'était guère modifié. Elle demeurait immobile durant des heures, le regard fixé sur un invisible point. Parfois, elle prononçait des mots sans suite où toujours revenait le terme : « message ». Elle semblait déplorer de s'être chargée d'un message, comme si tous ses malheurs fussent venus de là. Parfois la voix s'attendrissait et elle murmurait un nom : Dorian, avec une infinie tendresse.

L'inspecteur connaissait tous ces détails qui se trouvaient consignés dans les procès-verbaux des différentes enquêtes conduites par le commissaire Tuebert. Depuis qu'il avait pris connaissance des actes de naissance des fils de Mme Lethière-Berthier, il se demandait auquel des deux frères ce nom pouvait s'adapter puisque tous deux l'avaient reçu à leur baptême. Pourtant, jusqu'à preuve du contraire, rien ne pouvait permettre de supposer qu'il s'agissait du bâtard dont la police judiciaire recherchait vainement les traces depuis l'époque à laquelle il avait quitté le lycée provincial où son éducation s'était faite. Reparti en Angleterre, sans doute. Peut-être ignorait-il encore le double drame qui le laissait seul héritier de la grosse fortune du mari de sa mère.

A moins que...? une hypothèse tentante hantait maintenant le cerveau de l'inspecteur, mais, habitué par une rigoureuse discipline psychique à ne tenir compte que des faits concrets, Daurigny se gourmandait, jugeant qu'il serait dangereux de se lancer sur une piste que rien ne permettait encore de supposer plausible.

Pourtant, comme un leit-motiv, le célèbre axiome : « chercher à qui le crime profite », obsédait son intelligence. Le bénéficiaire du double décès — et dans ce cas il serait préférable de dire des deux

meurtres — n'était-ce pas ce fils déshérité qui, du jour au lendemain, allait entrer en possession des millions de son demi-frère? La discrétion même de l'héritier pouvait n'être qu'une preuve d'habileté et de maîtrise donnée par un homme jouant une partie dont sa tête était l'enjeu.

Un infirmier venait d'ouvrir la porte après avoir regardé à l'intérieur par un judas.

— Vous pouvez lui parler, Monsieur. Elle est très calme.

Sous le grossier uniforme de l'asile, la jeune femme ne parvenait pas à perdre son charme. Sa chevelure en désordre bouclait autour de son visage. Ses yeux d'un bleu très sombre s'ouvraient démesurément, rendus plus grands encore par l'amaigrissement des joues. Elle était assise sur le bord de sa couchette et ses doigts minces, couleur de cire, jouaient avec les coins d'un grossier fichu.

— Madame, je viens à vous de la part de Dorian, annonça l'inspecteur, jouant le rôle qui lui paraissait le plus apte à éveiller les souvenirs de la folle.

En effet, à ce seul nom une lueur d'intelligence anima les traits, fit battre les paupières.

— Dorian, mon petit Dorian, mon cher amour. Pourquoi m'avoir envoyé à l'autre... Vous ne saviez pas que c'était un monstre. Pourtant, « aunt Brigitte » vous l'avait dit aussi. Où êtes-vous maintenant, mon aimé ? Et moi, morte, je suis morte, et jamais nous ne nous reverrons.

La jeune femme avait prononcé des mots pathétiques sur un ton monocorde infiniment douloureux, mais au lieu d'orienter le policier vers la solution de l'énigme, ils semblaient contenir plus de mystère encore. Il insista, se penchant vers la patiente comme s'il avait voulu la courber sous sa volonté.

— Parlez, je vous en prie. Rappelez vos souvenirs. Il le faut, pour Dorian.

— Dorian a cessé de vivre. L'autre l'a tué comme

il m'a tuée, mais je suis heureuse d'être morte, je n'aurais pas pu survivre à mon amour.

— Dites-moi, où aviez-vous connu Dorian?

— Dorian, répéta-t-elle comme si, cette fois, ce nom n'évoquait en son esprit aucun souvenir.

— Oui, Dorian Lethière-Berthier, insista l'inspecteur.

— André, mon petit André. Un sourire illumina le pâle visage. C'était à Nice, au Casino : je dansais. Oh! comme cela a été joli, notre premier rendez-vous. La mer était si bleue et toute pailletée d'or. Dorian chéri, pour moi vous serez toujours Dorian, je veux vous donner ce nom qu'aucune femme avant Gladys ne vous aura donné.

Daurigny ne put retenir une exclamation de triomphe. Un à un les maillons de la chaîne se reconstituaient sous ses doigts. Ce nom de Dorian, c'était bien au fils légitime qu'il devait être attribué et cette femme, cette Gladys, était, sans erreur possible, la jeune danseuse dont André Lethière-Berthier avait prétendu faire sa fiancée malgré l'opposition de sa famille. Poussé par l'espoir du succès, l'inspecteur voulut continuer l'interrogatoire car un point l'intriguait par-dessus tous les autres. Il se demandait comment il était possible que, depuis la mort de ses parents, André Lethière-Berthier n'eût point réalisé ses projets, épousé celle qu'il aimait et qui lui paraissait si profondément attachée. D'un autre côté, il ne comprenait pas comment cette ravissante créature avait pu passer inaperçue au point que personne n'ait pu donner à la police le moindre détail sur son identité et le lieu où elle demeurait au moment du crime.

— Pourquoi Dorian et vous étiez-vous séparés?

— Séparés? Qui a dit pareille chose? Jamais nous ne nous sommes séparés et si je n'avais pas consenti à porter cette lettre au monstre que Mrs. Brigitte espérait fléchir, jamais nous n'aurions été séparés.

— Où demeuriez-vous donc quand vous étiez encore vivante ?

En parlant ainsi, Daurigny espérait flatter la monomanie de la pauvre démente.

— Mais, après notre séjour en Egypte, Mrs Evens avait insisté pour que nous acceptions son hospitalité, mon cher mari et moi. Nous n'avons quitté la villa de Sannois que pour aller en Ecosse. Dorian voulait voir l'endroit où ses parents avaient été tués. L'Ecosse, ses lacs sont du bleu profond de tes yeux, disait mon bien-aimé, et ses aurores ont la fraîcheur de ton sourire.

Elle continua, en anglais, un poème dont parfois les mots lui échappaient. L'inspecteur cherchait vainement à coordonner les bribes de réel que contenaient peut-être les discours décousus de Gladys.

Rien, dans cette histoire romanesque, ne paraissait concorder avec la réalité. Ces voyages, ce séjour en Egypte, puis à la villa de Sannois et, enfin, un départ pour l'Ecosse alors que les témoignages étaient formels, André Lethière-Berthier avait passé les dernières semaines de sa vie seul et dans sa villa d'Enghien ? Et, pourtant, un obscur instinct avertissait le policier que ce n'était pas la folie qui inspirait les discours de Gladys. Soudain, il eut une inspiration :

— Saviez-vous que Mrs Brigitte Evens était morte ?

Les grands yeux s'attachèrent aux siens.

— Morte, comme Dorian, comme moi. Et lui est toujours vivant. Oh! il faut que le monstre soit puni.

Sans doute l'effort avait-il été trop soutenu, l'émotion trop violente; Gladys brusquement éclata en sanglots. Elle se tordait sur sa couchette, en proie à une crise de nerfs. Autour d'elle les infirmières s'empressaient. L'interne, averti, avait eu un mouvement de colère.

— Vous venez de faire du beau travail, monsieur le policier, et je vous félicite. Une crise comme celle-

ci peut déterminer la folie furieuse. Allez-vous-en. La malade n'est plus en état de vous servir à quoi que ce soit.

— Croyez que je suis désolé, docteur, mais de l'enquête que je conduis, des vies humaines dépendent. Non seulement un innocent est accusé, mais un de nos hommes est actuellement aux mains du plus redoutable des meurtriers.

— Ceci ne nous regarde pas. Votre métier est de poursuivre les malfaiteurs, le nôtre de soigner leurs victimes.

⁂

La nuit était profonde et, à mesure que l'on s'éloignait du centre de la ville, l'éclairage des rues paraissait plus discret. Pourquoi Daurigny s'était-il brusquement décidé à visiter clandestinement la villa placée sous scellés depuis la mort de sa propriétaire? Espérait-il découvrir quelque document qui aurait pu passer inaperçu même à la perspicacité des magistrats? Maintenant, il était certain que les deux affaires se tenaient et se complétaient. Puisque la villa d'Enghien gardait son secret, celle de Sannois livrerait peut-être le sien. Quand l'auto qui conduisait le policier accompagné de deux subordonnés fut parvenue à la petite place sur laquelle s'ouvre le portail neuf de l'église, Daurigny arrêta le chauffeur.

— Vous allez nous attendre là, ordonna-t-il sans autres explications.

— Et nous, chef? demanda l'un des agents.

L'inspecteur réfléchit un instant. Peut-être, à cette minute, un obscur pressentiment traversa-t-il son esprit.

— Vous, Handro, demeurez ici, mais de temps en temps, avancez-vous dans la rue que je vais prendre. A l'autre bout, Deschamps se mettra de faction. Il s'agit d'établir, entre nous trois, une chaîne.

— Mais vous, chef?

— J'entrerai seul dans la villa dont vous, Deschamps, surveillerez l'entrée. Si je donne un coup de sifflet, ce sera le signal d'alerte que vous transmettrez à votre camarade. Alors vous agirez pour le mieux et, même, si la bagarre est grave et que vous entendiez des coups de feu, qu'un de vous aille demander du secours au poste de police.

— Vous pensez donc, chef, que le pavillon pourrait être habité?

— Que sait-on? Il faut bien que cette diable de voiture loge quelque part et, je ne sais pourquoi, l'idée me vient... Allons, ne perdons pas de temps.

Comme les deux policiers allaient se mettre en marche, leur oreille exercée perçut le faible bruit d'un moteur. Une auto gravissait la rue étroite et mal pavée qui conduit à l'église.

— Vite, ordonna l'inspecteur, remettez en marche et filez droit devant vous. Vous reviendrez ensuite à cet endroit. Il est inutile que nous nous fassions repérer.

Cependant que le chauffeur, auprès duquel l'agent Handro venait de reprendre sa place, accomplissait la manœuvre commandée, les deux autres se dissimulaient dans l'ombre proche du porche mais, à leur grande surprise, l'auto dont ils avaient aperçu le halo lumineux projeté par des phares puissants n'avançait point. Sans doute s'était-elle arrêtée devant l'une des maisons, ramenant chez eux de paisibles citoyens. Daurigny voulut en avoir le cœur net. Il entraîna son compagnon et eux-mêmes prirent l'allure de deux promeneurs regagnant leur home. Parmettait d'examiner la rue à une assez longue distance venus rapidement à l'endroit où la perspective perils ne découvrirent aucune voiture en stationnement. Fallait-il supposer que, de l'auto, on avait découvert leur petit groupe et que le chauffeur, peu désireux de faire une rencontre quelconque, avait jugé opportun de faire machine en arrière.

Daurigny n'étant pas venu à Sannois pour élucider

ce problème, n'attacha pas autrement d'importance au fait qui, cependant — son esprit inductif l'affirmait — pouvait se rattacher à la sombre énigme dont il cherchait la clé. S'étant rendu compte que ses instructions avaient été suivies à la lettre et que taxi et policiers avaient rejoint leur poste, il s'engagea dans la calme petite rue que des villas bordent de chaque côté. Parvenu à l'autre extrémité de la rue, il fit placer son compagnon dans l'ombre de grands arbres aux branches touffues bien que l'hiver les ait en partie dépouillés de leurs feuilles, puis il désigna la maison qui avait été achetée par Mrs Evens. Un bec de gaz permettait d'en apercevoir la grille d'entrée et la porte de service qui lui faisait suite. Alors, rasant les murs, Daurigny s'avança. Il avait eu le soin de se munir d'une clé que les enquêteurs avaient gardée. Deschamps le vit s'arrêter, puis disparaître par la petite porte qui s'était ouverte sans difficultés et, philosophiquement, il commença sa faction, faisant de temps en temps quelques pas qui lui permettaient d'apercevoir à l'autre extrémité de la rue, une ombre à peine visible qui était celle de son camarade. Cette vue le rassurait car, ainsi, la chaîne entre la maison isolée et la voiture prête à partir était solidement établie.

Avec de grandes précautions, Daurigny s'avançait. La main posée sur la crosse de son browning il semblait à l'abri de toute surprise. D'ailleurs tout était sombre dans la demeure que la mort avait visitée et il était à supposer qu'aucune présence humaine ne s'y dissimulait. Charles Daurigny fut sur le point de faire demi-tour, convaincu que cette investigation nocturne ne donnerait aucun résultat. Un fait, qui lui parut insolite, modifia sa résolution. Si portes et fenêtres étaient soigneusement closes, les magistrats avaient oublié de refermer une petite issue, laquelle avait dû servir uniquement aux domestiques. Elle béait, faisant une ouverture noire juste à proximité de la façade. L'inspecteur se rap-

pela que c'était par là que passaient les fournisseurs de l'Anglaise, par là aussi que la femme de journée s'était introduite et avait aperçu le pain et le lait attendant depuis trois jours celle qui, plus jamais, n'aurait besoin de ces nourritures.

« Ce serait drôle que la villa ait été cambriolée », se dit le détective, et il pénétra résolument à l'intérieur de la grande bâtisse.

Soudain, il se sentit ceinturé par deux bras robustes qui le maintinrent solidement malgré sa force peu commune et la défense désespérée qu'il opposait à ses assaillants. Quelques instants s'écoulèrent, lourds d'angoisse. Maîtrisé, Daurigny s'était également senti alléger de son revolver et d'une petite matraque en caoutchouc, arme redoutable quand on sait s'en servir. Des cordes s'enroulèrent autour de son corps, puis, il entendit une voix narquoise qui disait :

— Nous ne pouvons vraiment laisser M. l'inspecteur sans lumière. John, avez-vous encore quelques morceaux de ces cierges mortuaires qui nous ont été si utiles, l'autre nuit?

Le second des bandits répondit par un grognement vague. Le bruit de ses pas lourds, sur les marches de bois d'un escalier, firent comprendre à l'inspecteur que l'un de ses ennemis n'était plus auprès de lui. Sans les ténèbres de poix qui les environnaient il aurait tenté quelque feinte désespérée, mais, ligoté comme il l'était, il ne pouvait même plus préjuger de la place où se tenait son, ou ses ennemis, pas plus que de leur nombre. Seul, le prénom de John avait été pour lui la preuve que la piste qu'il avait suivie était bien celle des criminels.

Un temps qui lui parut interminable s'écoula. Enfin, une lumière jaune frappa ses regards. Au même moment il put distinguer, éclairé par la lueur falote de la cire, le visage fermé du domestique anglais, mais il n'eut guère le temps de réfléchir à cette découverte qui, à la vérité, ne le surprenait

qu'à demi. Tout à côté de lui, la voix qu'il avait déjà entendue et dont l'accent glacial lui avait causé une sorte de malaise, venait de se faire entendre de nouveau.

— Je vous salue, inspecteur, et pour être véridique je dois dire que j'attendais votre visite.

Un homme, brusquement, sortit de l'ombre qui jusqu'alors le protégeait. Un masque noir recouvrait ses traits.

— Permettez-moi de ne pas me nommer, inspecteur Daurigny. Quelle supériorité de connaître votre nom alors que vous ignorez le mien, mais je vous promets pour un peu plus tard une belle surprise.

— Finissons-en. Je suis en votre pouvoir. Si vous savez qui je suis vous devinez peut-être en outre le motif qui m'a conduit jusqu'ici ?

— Dites toujours ?

— Qu'avez-vous fait de mon collègue, l'inspecteur Boiselier ?

— Ce jeune homme si imprudent et si vain? Oh! je ne vous fais pas mes compliments de vos collaborateurs. Si j'avais dû me fier à de pareils étourneaux, je n'aurais certainement pas réussi le coup de l'avenue de la Grande-Armée. Un beau crime sur lequel je ne suis pas fâché d'avoir votre avis.

— Je vous ai dit d'en finir rapidement. Je vous assure que vos railleries et vos vantardises ne sont pas de mise. Si je ne suis de retour dans un quart d'heure, l'alerte sera donnée et vous pourriez bien expier plus tôt que vous ne le croyez ce que vous nommez le coup de l'avenue de la Grande-Armée.

— Il ne faut jamais vendre la peau de l'ours, inspecteur. J'ai l'impression qu'à cette minute précise, le taxi qui vous a amenés, vous et votre compagnon, a repris le chemin de Paris afin d'aller chercher les ordres de M. le chef de la Sûreté que vous sollicitez humblement avant de procéder à une arrestation sensationnelle. Cela nous donne un peu de temps, n'est-il pas vrai ? Celui de faire connaissance.

Ensuite, après vous avoir mis en lieu sûr, je partirai d'ici la tête haute, comme je suis parti du garage Ginès, souvenez-vous?

— Vous, c'était donc vous l'assassin?

— Eh! mon Dieu, oui, à moins que vous ne persistiez à me prendre pour l'assassiné.

D'un geste théâtral, parodiant l'emphase des acteurs de drame, le bandit ôta son masque. Daurigny poussa une exclamation de surprise : comme l'avait fait le malheureux Raymond, il prononça le nom de celui qui le fixait d'un regard inexorable.

— André Berthier...

— Ma foi oui. André Berthier, ou tout au moins celui que vos services, faute de découvrir sa véritable identité, ont catalogué sous ce nom. La victime du garage Ginès! Elle est bonne, n'est-ce pas, car, enfin, il y a un cadavre. Or, si ce n'est pas celui d'André, quel est-il donc?

Se mordant les lèvres de colère et de dépit, Charles Daurigny se garda pourtant d'interroger.

— Que ne donneriez-vous pas pour le savoir, inspecteur? Tenez, je suis bon prince, je vais tout vous raconter puisque je suis certain que vous ne trahirez jamais cette douloureuse confession. Ecoutez-moi. Nous avons au moins une heure avant que votre agent puisse être de retour. Et, tenez, je n'avais pas songé à cela mais il est bien facile d'éviter ce retour. John, téléphonez donc à la Préfecture de police que M. l'inspecteur Daurigny n'a plus besoin de personne — ce qui est l'exacte vérité — et qu'il prie d'attendre patiemment son arrivée... qui pourrait tarder un peu.

A pas muets, le domestique s'éloigna et Daurigny supposa que les bandits possédaient, caché dans cette villa, un téléphone secret.

Celui qu'il avait, faute de mieux, désigné sous le nom d'André Lethière-Berthier prit une chaise et s'y installa à califourchon. Son œil, dont la pupille dilatée brillait un peu comme celle d'un animal noc-

turne, ne quittait pas le visage de l'inspecteur, guettant sur ses traits le moindre signe de défaillance. Très calme, Daurigny soutenait l'insupportable examen.

— C'est une longue histoire, inspecteur, une histoire qui mériterait d'avoir sa place dans les annales du crime; aussi, plus tard, je me déciderai sans doute à écrire mes mémoires. Tout d'abord que je me présente à vous : Dorian, Edward, fils naturel de miss Evens, alias la respectable épouse de M. Lethière-Berthier. Eh! oui, le bâtard, la honte de la famille, celui qu'on faisait élever par devoir, mais en le privant de tout ce qui lui était dû, de tout ce que l'on prodiguait à son frère! Mon père m'avait renié, ma mère avait horreur de moi. On me confia à une vieille fille ridicule et pauvre avec ordre de ne jamais me révéler le secret de ma naissance. Or, voyez-vous, je devais avoir ma revanche. La nature m'avait marqué pour cela en me donnant un visage, un corps identiques à ceux de mon frère né de l'union légitime et possesseur de tout ce qui m'était interdit. Quand je découvris ma véritable origine et que je résolus de connaître cette famille qui ne voulait pas entendre parler de moi, je fus stupéfié dès le premier regard que je posai sur ce frère inconnu. Dès ce moment je n'ai vécu que pour la vengeance. Je me suis tenu dans l'ombre, soigneusement, guettant, attendant mon heure. Cette Gladys, la seule femme que j'aie jamais aimée, c'est moi qui l'ai mise sur la route d'André. Ils se sont adorés tout de suite, mais je pensais bien que le rigide M. Lethière-Berthier et son impeccable épouse n'accepteraient point pour bru une petite girl, une danseuse de music-hall. Le lointain départ, après l'inévitable scène, c'est moi qui le fis suggérer à mon demi-frère par ma soi-disant protectrice, une vieille fille sentimentale et bornée. André au loin, filant le parfait amour avec sa maîtresse, j'avais le champ libre. Dois-je vous dire, inspecteur, que j'étais à Edimbourg quand

la voiture qui contenait M. et Mme Berthier capota si malencontreusement : c'était le fidèle John qui tenait le volant. Etonnez-vous, après une telle émotion, que le fils des deux victimes ait ramené en France avec lui le malheureux chauffeur, lequel lui avait raconté les derniers moments de ses chers parents. Ensuite, mon désir de solitude motivé, mon installation à Enghien, après que j'eus liquidé l'appartement de Passy et conservé seulement parmi le personnel les deux échantillons qui me parurent le plus bornés. Restait la tante Brigitte. Mon Dieu, je me serais laissé aller à partager le gâteau, c'est-à-dire à en laisser une toute petite part à la vieille miss qui avait fourni mon enfance d'images édifiantes et de bonbons à la menthe. Le retour imprévu des deux tourterceaux me força à réprimer ces excellentes intentions. Il serait trop long et sans intérêt de vous exposer comment j'obtins de ma bonne tante de s'employer à éviter un éclat. Elle manda mon demi-frère auprès d'elle et lui apprit avec ménagement qu'il était orphelin et qu'un individu, dont l'existence même lui était inconnue, avait été mis en possession de ses biens. Croyez-vous qu'au cours de ses déplacements le hasard m'avait favorisé au point que jamais un journal, français ou anglais, relatant l'accident d'Édimbourg n'était tombé sous les yeux de celui qui m'avait ravi le cœur de Gladys ? Cependant, la situation se compliquait. Miss Brigitte, devinant à la longue que mes intentions n'étaient point aussi pures que je le lui avais fait croire, comprenant enfin qu'il ne s'agissait pas, pour moi, d'obtenir une réparation de celui qui possédait tout alors que je me trouvais dans la plus profonde misère, mais que j'entendais tout garder, le nom comme l'argent, se déclara mon ennemie. Et, pourtant, dans son vieux cœur sensible quelque chose plaidait la triste cause de l'enfant qu'elle avait tenu sur ses genoux. Ce fut Gladys que l'on chargea des négociations que j'avais feint d'accepter et même de désirer, ceci afin

d'éviter un scandale et de salir la réputation de notre mère. J'abrège, inspecteur, car vous paraissez fatigué et je termine par le récit de la nuit fatale. J'avais donné rendez-vous à mon ancienne amie au foyer de l'Opéra, un endroit parfaitement désert durant les actes et tout à fait propice à une conversation de cet ordre. Que vous dire? La beauté de Gladys, ma passion d'autrefois!... Le désir, brusquement, me monta à la tête. Si la girl m'avait cédé et avait consenti à partir avec moi, André Lethière-Berthier, vivant, aurait pu rentrer la tête haute dans sa véritable personnalité, allégé seulement des quelques centaines de mille francs que j'avais eu la prudence de réaliser, mais elle me souffleta de son mépris, de son dégoût. C'est elle, en somme, la responsable de mon crime. Je dissimulai ma rage. Gladys crut m'avoir mâté. Nous décidâmes de nous rencontrer le soir même, à l'issue de la représentation d'un music-hall où mon rival avait donné rendez-vous à sa maîtresse et où il avait passé le temps durant lequel Gladys me transmettait son ultimatum. Mon court séjour dans une boîte de nuit, une sorte d'alibi. Ensuite, les choses se passèrent le mieux du monde. Je retrouvai à un point convenu mon demi-frère et sa fiancée. Tous deux demeurèrent dans la voiture 9313 KH 9 dont André était le véritable propriétaire et qu'il avait, durant son voyage, laissée au garage Ginès où j'avais pu la retrouver et me l'approprier. Au retour des voyageurs, l'achat d'une voiture toute semblable permit à ma future victime d'ignorer cet emprunt. Il emmena donc tout tranquillement la Bugatti n° 1 et la Bugatti n° 2 commença sa carrière. Ce fut dans la première que le crime s'accomplit. Oh! avec une simplicité enfantine. Sous prétexte d'échanger quelques idées nous montâmes, mon frère et moi, dans le fond de la voiture tandis que notre chère Gladys prenait discrètement le volant et que la Bugatti n° 2 suivait, conduite par mon fidèle John. Une balle de revolver tirée

à bout portant alors que nous étions ainsi côte à côte envoya mon frère et mon sosie dans un monde meilleur, mais il me fallut encore, d'un coup de crosse, étourdir sa tendre amie tout en faisant un exercice acrobatique afin de m'emparer du volant.

« L'arrivée au garage était la chose la plus périlleuse; par bonheur, ce brave Paulot supporte mal la veille. Il n'eut pas l'idée de jeter un coup d'œil dans la voiture. Tandis qu'il refermait la porte du garage, j'eus le temps d'organiser ma petite mise en scène, c'est-à-dire de placer le cadavre à la place que je venais de quitter, puis je sortis, paisible, tel un homme qui vient de mener à bien une redoutable partie et je regagnai Enghien dans la voiture n° 2 qui m'attendait sous la garde de John. Je me retrouvai chez moi — car, dorénavant, personne ne pouvait émettre des droits sur l'héritage de M. Lethière-Berthier — aussi calme que je serai dans une demi-heure après avoir abattu le seul obstacle que je puis encore redouter. Cet obstacle, c'est vous, Daurigny. Je suppose que vous comprenez ce qu'implique pour vous ma conclusion.

— Qu'avez-vous fait de Raymond Boiselier? questionna l'inspecteur dont l'indignation faisait trembler la voix.

— Oh! pardon, jeta négligemment le bandit, je ne pensais plus à ce jeune étourdi. Oh! il est ici. Voyez cette porte; c'est celle d'un caveau d'où il est impossible de sortir, impossible de demander du secours. Votre camarade est là, mais j'ai tout lieu de supposer qu'il doit être assez mal en point. Vous allez vous en assurer vous-même. John!

La silhouette du domestique se profila à côté de celle de son chef. Le cierge presque consumé ne jetait plus que de faibles lueurs jaunes qui, par instants, se ravivaient, répandant une clarté vacillante sur le sinistre groupe.

— Prenez garde, gronda l'inspecteur. Vous com-

mettez une gaffe en vous débarrassant de moi car ce crime-là, du moins, ne sera pas ignoré et suffira à vous priver des bénéfices que vous croyiez acquérir en accomplissant les deux autres.

— Que vous êtes naïf, inspecteur. Qui peut accuser Edward, le bâtard ? Nul ne connaît sa présence à Paris, je n'ai pas été assez naïf pour m'exhiber depuis mon propre décès. Non, l'héritage demeurera en suspens jusqu'à ce qu'un jour, arrivant des Indes ou du fond de l'Afrique, le fils aîné de Mme Lethière-Berthier, averti tout à fait par hasard par un sollicitor, vienne en France afin de revendiquer des droits que nul ne lui contestera. Vous voici édifié, je gage. Allons, John, terminons par un digne épilogue cette palpitante tragédie.

D'avance au courant des desseins de son maître, John se mit en devoir d'ouvrir la petite porte conduisant à la cave. Afin de mieux s'assurer que le prisonnier, s'il n'était pas tué sur le coup par sa brutale chute, ne pourrait enfoncer l'unique issue de sa prison, les deux complices avaient barricadé la porte à l'aide d'une forte barre de fer. Il fallut quelques minutes pour venir à bout du verrou qui en assurait la fermeture. Pendant ce temps, sous la menace de son revolver, Edward Evens — c'est sous ce nom que le fils illégitime de miss Evens avait toujours été désigné — avait fait avancer l'infortuné inspecteur. Placé derrière lui, il n'avait qu'une poussée à effectuer pour le précipiter dans le sous-sol comme Boiselier y avait été précipité. La porte venait de céder. Espérant encore échapper par la ruse au sort qu'il prévoyait, le policier se ramassait sur lui-même. Soudain, sortant des profondeurs de la terre, une voix cria :

— Baissez-vous, patron !

Instinctivement, comme mû par un ressort, Daurigny, courbé en deux, se rejeta sur le côté; à la minute même un coup de feu, puis un autre, retentirent tandis que de l'ouverture sombre de brusques

éclairs jaillissaient. Un cri de douleur s'éleva mais, entravé par les liens dont on l'avait ligoté, Daurigny ne pouvait guère se servir de ses membres. Sans doute l'un des bandits n'était-il pas blessé, car un formidable coup de poing atteignit l'inspecteur entre les deux épaules. Il vacilla, perdit l'équilibre et roula sur les marches de l'escalier tandis que partait un troisième coup de revolver. La balle effleura le front du détective. A cette tragique seconde, ayant conscience de la chute qu'il faisait, il se demanda s'il arriverait mort ou vif au fond du cachot où son fidèle second l'avait précédé. Par bonheur deux bras tendus vers lui arrêtèrent le dangereux élan. Au-dessus de sa tête, Boisclier perçut l'horrible bruit des verrous que l'on tirait sur eux. Maintenant les deux hommes, qui ne pouvaient se voir, s'étreignaient.

— Mon petit, mon petit, balbutiait Daurigny, dans quel guêpier t'es-tu fourré!

— Oh! je le déplore, patron, car c'est pour me sauver que vous êtes tombé dans les mains de ces misérables. Je crois cependant que l'un d'eux à son compte. Ah! quel malheur que mon champ de tir ait été si restreint.

— Et surtout que tu n'aies pas voulu risquer de blesser ton vieux camarade. Maintenant, raconte-moi ton odyssée.

D'une façon pleine d'objectivité, Raymond fit la fidèle narration des événements qui l'avaient conduit, passager clandestin de l'auto grise, jusqu'à la villa tragique. Ce récit ne suffisait pas à éclairer les événements; par bonheur, l'aveu d'Edward était formel. Le mystère du garage Ginès était désormais éclairci.

— Par malheur, patron, ni vous ni moi ne pouvons aller faire savoir le résultat de notre enquête et si vous ne trouvez pas un truc pour sortir de là, le pauvre Paul Haltuin n'est pas prêt de quitter la prison.

— Aucune issue que l'on puisse forcer?

— Aucune. Un véritable caveau funéraire!

— Ne nous décourageons pas. Nous sommes deux, bien résolus à revoir la lumière du jour. Les vivres ne nous manquent pas. Dussions-nous creuser les murs avec nos ongles, nous nous sauverons, petit. Et puis...

— Et puis? patron.

— A deux reprises, le bandit a prononcé un mot qui me laisse quelque espoir. Attendons, nous verrons bien.

Il parlait encore lorsqu'un bruit attira son attention.

— Ecoute, glissa-t-il à l'oreille de son compagnon, je crois qu'ils reviennent.

Il attira le jeune homme dans le coin le plus rapproché de l'ouverture. La lampe électrique de Raymond lui avait permis de jeter un rapide coup d'œil sur son cachot dont la topographie était encore présente à son esprit. Placés comme ils l'étaient, l'escalier formait devant eux un rempart. S'ils avaient la chance de ne point être devinés, il leur serait loisible de laisser s'avancer leurs ennemis et de les prendre par derrière.

— Combien de balles te reste-t-il? demanda Daurigny.

— Cinq.

— Ce sera suffisant si, comme je le suppose, l'un des deux hommes vient dans le but de se débarrasser définitivement de nous.

La porte s'ouvrit à demi, mais nulle silhouette ne se profila sur l'étroit rectangle lumineux que formait l'entre-bâillement. Raymond fit un geste pour s'élancer en avant. Charles Daurigny, que son ami avait dégagé de ses liens, le retint de sa solide poigne.

— Attention, ce doit être un piège. Faisons les morts.

Le conseil était opportun. Un jet de liquide venait d'être projeté dans le cachot. Une forte odeur d'es-

sence prit les deux hommes aux narines mais leur frayeur fut intense quand ils virent jaillir une énorme flamme qui faillit les envelopper tous deux. Ils n'eurent que le temps de bondir vers l'autre extrémité de la cave. Au-dessus de leur tête, le bruit sinistre des verrous se fit entendre pour la seconde fois.

Maintenant une aveuglante clarté succédait aux profondes ténèbres mais, en même temps, la chaleur montait, intolérable, et l'asphyxie devenait une question de minutes.

Les deux emmurés s'étaient réfugiés devant la porte de chêne qui devait faire communiquer ce caveau intérieur avec d'autres prenant air sur le dehors. Avec l'énergie du désespoir, d'un même élan, ils se jetèrent sur l'obstacle : deux fois, trois fois, ils recommencèrent la même manœuvre. Une atmosphère de forge brûlait leurs poumons. Leurs yeux pouvaient à peine s'ouvrir tant la fumée était épaisse. Bientôt ce serait l'évanouissement, la mort. Pourtant l'incendie ne gagnait point. Sans doute la quantité d'essence dont disposait l'assassin n'était-elle pas énorme. Le liquide s'était répandu sur l'escalier qui maintenant n'existait plus et le reste, accumulé dans une dépression du dallage, s'épuisait ne menaçant plus de gagner les autres parties de la cave.

A bout de forces, haletant, le front serré dans un étau douloureux, Boiselier s'écroula sur le sol. Sa main inerte avait laissé tomber le browning. Daurigny s'en empara et, sans plus d'hésitations, il tira. Une des balles fit sauter la serrure. L'inspecteur eut encore l'énergie de donner un coup d'épaule qui eut enfin raison des planches solidement assemblées.

Une bouffée d'air glacial pénétra dans leurs poumons injectés de sang. Boiselier n'eut même pas conscience qu'on le traînait sous un soupirail d'où venait, à flots, l'oxygène, la vie.

Côte à côte, les deux amis avaient dû perdre connaissance. Quand Daurigny revint à lui le cauche-

mar était dissipé. Une pâle aurore, encore enveloppée de brumes, laissait filtrer un jour avare entre les barreaux qui garnissaient le soupirail. Daurigny, supputant la solidité de cette fermeture, se disait que son camarade et lui n'étaient pas encore au bout de leurs peines. D'ailleurs il fallait toujours s'attendre à ce que les bandits n'aient point abandonné la maison. Etait-ce l'effet de la fièvre? L'inspecteur croyait entendre résonner au-dessus de sa tête le pas lourd de plusieurs hommes. Si ces derniers se rendaient compte que les prisonniers avaient échappé à la flamme, quel autre supplice inventeraient-ils? Et maintenant que le dernier coup avait été tiré et que le revolver gisait inutilisable le détective se rendait compte combien cette partie serait difficile à gagner.

Avec une sorte d'attendrissement, il contemplait son jeune camarade encore sous l'emprise du sommeil.

Maintenant le bruit se rapprochait. On distinguait même des voix. Cela paraissait provenir du premier caveau. Brusquement, Daurigny discerna une phrase.

— Si ces misérables ont allumé l'incendie, c'est pour se débarrasser de quelqu'un. En tous cas, en voici un qui ne peut plus parler. Quand au malheureux Daurigny, s'il s'est trouvé dans cette fournaise...

Daurigny se souleva malgré les douleurs aiguës qui lancinaient ses muscles froissés.

— A moi, camarades, à moi! cria-t-il, exultant de joie.

Un instant après, malgré l'absence d'escalier dont les marches vermoulues avaient été calcinées, un groupe de policiers pénétrait dans la seconde cave, guidé par le chef de la Sûreté en personne. Ce fut M. Chauffier qui, le premier, voulut serrer Daurigny entre ses bras et le titre d'inspecteur principal dont il le salua disait, mieux que toutes les paroles, l'admiration que lui causait l'étonnante bravoure de ces

deux hommes qui avaient tout risqué pour que la vérité triomphe et que la justice soit satisfaite.

Daurigny ne s'était pas trompé quand il avait affirmé à son jeune ami qu'ils pouvaient encore être secourus. En effet, Edward Evens n'avait parlé que d'un policier. C'est de celui-ci et du chauffeur qu'il avait eu l'adresse de se débarrasser. Restait l'agent en faction non loin de la villa déserte. Celui-ci n'avait pas tardé à se rendre compte qu'il se passait quelque chose de louche. Il avait voulu rejoindre son camarade et ne l'avait pas retrouvé à son poste. Comme il s'en retournait vers la villa, il avait entendu les coups de feu. Après avoir hésité entre deux devoirs, celui de prêter main-forte à son chef ou bien d'alerter la police, il allait se décider à escalader le mur, armé seulement du revolver automatique que Daurigny lui avait confié à tout hasard mais, juste à cet instant, la grille s'était ouverte livrant passage à la Bugatti dont un homme tenait le volant.

L'occurrence était sérieuse. Seul, sans voiture permettant d'entamer une poursuite, l'agent allait courir au poste de police quand une lueur sinistre se fit voir par une porte vitrée qui devait être celle du vestibule. Avant de s'enfuir, l'homme à l'auto grise avait-il assassiné l'inspecteur Daurigny et, pour cacher son crime, allumé un incendie? Tout atermoiement était impossible. Un quart d'heure après, pompiers et policiers locaux pénétraient dans la villa tragique.

Le feu dans le vestibule dallé n'avait pu prendre de grandes proportions, il s'éteignait progressivement faute de combustible, par contre une prodigieuse surprise attendait le chef de la Sûreté, lequel, à la première communication lui annonçant la disparition de l'inspecteur Daurigny s'était rendu en personne sur les lieux.

Sur la mosaïque noircie et craquelée par les flammes, un corps gisait. Quand M. Chauffier se pencha

sur lui, il ne put cacher son émotion. Les traits de ce cadavre étaient en tous points semblables à ceux du mort qui avait été découvert, quelque temps auparavant, dans le garage de l'avenue de la Grande-Armée.

Dans la voiture qui ramenait vers Paris le magistrat et ses hardis collaborateurs, l'inspecteur principal, en quelques mots, avait expliqué la redoutable énigme.

— Voici donc le juge d'instruction dépourvu d'un prévenu, remarqua M. Chauffier en souriant, et le commissaire Tuebert contraint de faire amende honorable en ce qui concerne ce malheureux Paulot.

— Eh! oui, chef.

— Quant à l'instruction, elle s'éteint par la mort du coupable. Une belle pièce à votre tableau, mon petit Boiselier!

— Quand je vous le disais, patron. Il ira loin ce petit-là!

— Oh! pas si loin que ça, sans votre aide; mais, tout de même, ajouta Boiselier avec un petit air modeste, la partie n'est pas finie. Je tiens absolument à retrouver notre vieux camarade John!

— Et moi donc, approuva Daurigny en décochant une amicale bourrade au « petit » dont il admirait de plus en plus le cran.

FIN

Pour paraître jeudi prochain :

EN PÉRIL

Roman policier inédit.

par PAUL DARGENS

L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge 31-3-37

LISEZ CHAQUE SEMAINE

Nos collections populaires :

« LE LIVRE ÉPATANT » .... 1 fr.

« LE PETIT LIVRE » ..... 1 fr.

« LE PETIT ROMAN » 0fr.50

« LE ROMAN D'AMOUR ILLUSTRÉ » ... 0fr.60

Dans chaque fascicule un roman complet, présenté sous couverture illustrée en couleurs.

J. FERENCZI & FILS, ÉDITEURS
9, Rue Antoine-Chantin, Paris 14e.

Il n'est pas fait d'envoi contre remboursement

L'Imprimerie Moderne, 177 route de Châtillon, Montrouge.
(*Made in France*)